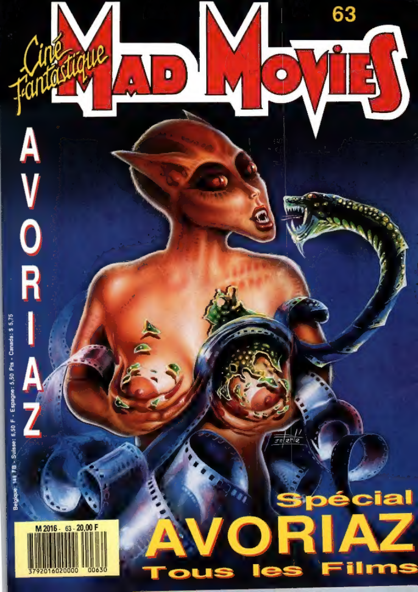


MAD MOVIES PRÉSENTE
IMPACT
N° 25
ROBOCOP 2
SCHWARZENEGGER
VAN DAMME
LUNDGREN
STALLONE
M 3226 - 25 - 20,00 F
3793226020002 00250

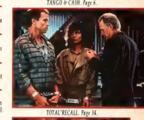


63
Ciné Fantastique
MAD MOVIES
AVORIAZ
Belgique: 144 FB - Suisse: 5,50 F - Espagne: 5,50 Pts - Canada: $ 5,75
Spécial
AVORIAZ
Tous les Films
M 2016 - 63 - 20,00 F
3792016020000 00630



SOMMAIRE

TANGO & CASH. Page 6.



TOTAL RECALL. Page 34.





DARK ANGEL. Page 32.

IMPACT, une publication Jean-Pierre Putters/Mad Movies. **Directeur de la publication** : Jean-Pierre Putters. **Rédacteur en chef** : Marc Toullec. **Secrétaire de rédaction** : Nick d'Auria. **Maquette** : Vincent Guignebert. **Comité de rédaction** : Marcel Burel, Alain Charlot, Nick d'Auria, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaborateurs** : Betty Chappe, Cyrille Giraud, Guy Giuili, Hervé Naguet, Catherine Pétroff, Marlène Pétroff, Hervé Naguet, Jack Tewsbury. **Correspondants** : Marc Shapiro et Matt Devlen (Los Angeles), Alberto Farina (Rome).
Composition : The Mansart's Boys. **Photogravure** : IGO. **Impression** : SIEP. **Distribution** : NMPP. **Dépôt légal** : février 1990. **Commission paritaire** : N° 67856. N° ISSN : 0765-7099. Bimestriel. N° 25 tiré à 70.000 exemplaires.
Remerciements : Agence 2001, Dave Beazer, Denise Breton, Pierre Carboni, Michèle Darmon, Thierry Delait, Françoise Dessaigne, Mike Elliott, Jane Gibbs, François Guerrar, Anne Lara, Priscilla McDonald, Multi Média Promotion, Frédéric Ponce, Joëlle Rameau, Saïd Souda.



EDITORIAL

Les censeurs reviennent. Séniles, gâteux, conservateurs, respectueux de toutes les vertus, de tous les tabous, bref cons. La Commission de Contrôle vient de se distinguer en interdisant **Baby Blood** aux moins de 18 ans. Les chochottes. Pourquoi ? On y voit une femme enceinte zigouiller des mâles stupides. Et **Baby Blood** est un film français. Faire du gore méchant en France : pas de quartier. Voilà qui souille l'image d'un fantastique national bien propre, un fantastique d'auteur, social et poétique et tout et tout. C'est vrai quoi, Alain Robak, le réalisateur du **Baby**... en question aurait très bien pu concocter une vibrante description de la maternité souffrante. Quelque chose de chiant, un machin bien dans la tradition. Le cinéaste ose aller trop loin, et il écope. Mary Lambert, elle aussi, va trop loin dans **Simetierre**. Un bambin décime sa famille, mais le film, américain, recueille une interdiction "normale" aux moins de 13 ans. **Baby Blood** serait plus violent que **Simetierre** ? Non, il est français. Et l'interdire aux mineurs équivaut à tuer son éventuelle carrière dans l'oeuf. Voilà pourquoi une K7 traîne sur le bureau de Jack Lang, plus libre d'esprit que les cerbères du CNC. Mais le Ministre accompagne son Président en Hongrie, assiste aux obsèques de Charles Hernu, et la sortie du film qui ne peut plus attendre...

Il y a quelques semaines, un mensuel de cinéma titrait *"Le cinéma fantastique peut-il encore choquer ?"*. Affirmatif. La femme enceinte de **Baby Blood**, le gamin sorti de la tombe de **Simetierre** et le Père Noël tueur de **36-15 Code Père Noël** ont titillé les bonnes consciences, les susceptibilités. On ne touche pas à ça, on ne s'attaque pas aux belles et jolies choses. A l'heure où le gore devient à nouveau suspect et dangereux, où le CSA condamne hypocritement la violence au prime time de 20 heures trente, tandis que quelques minutes avant, aux infos, s'entassent les cadavres exsangues du soulèvement roumain, tout laisse à penser que la France devrait connaître sous peu l'excès de rigorisme actuellement en activité un peu partout, Grande-Bretagne, Suisse, Allemagne, Belgique... A ce rythme, posséder une cassette de **Massacre à la Tronçonneuse** chez les Helvètes deviendra bientôt répréhensible. En tôle les lecteurs de *Mad Movies* et **Impact**, à l'ombre les détenteurs des oeuvres complètes de Lucio Fulci et Dario Argento... La connerie n'a pas de limite. Y compris au Japon, où un tueur de petites filles possédait chez lui une collection de films d'horreur et de pornos. Aussitôt, campagne contre le fantastique hard. Moi, gamin de dix ans, j'ai vu **Superman** et me suis jeté du trentième étage d'un building. Question: faut-il interdire les films de super-héros ?

Marc TOULLEC



Brian Thompson

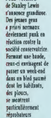
Vilain équarisseur dans **Cobra**, Brian Thompson joue les Rambo dans **Hired to Kill**, que produit et réalise le grec Nico Mastorakis. Il s'agit d'une variation sur le thème des "7 Mercenaires", dans laquelle 7 superbes mannequins délivrent un leader dissident, prisonnier d'un horrible tyran. José Ferrer, Oliver Reed et George Kennedy garnissent le générique de cette série B haut de gamme.

La guerre bat maintenant son plein entre les cousins Menahem Golan et Yoram Globus et elle emprunte les voies les plus inattendues : la "lambada". Lorsque Cannon annonce **Lambada, the Movie** de Joel Silberg (déjà coupable de **Salsa**, **Breakdance** et autre **Rappin'**), 21st Century réplique par **Lambada : the Forbidden Dance**, du tâcheron Greydon Clark qui nous a récemment gratifiés de **Skinheads**. Faut vraiment être secoué ! A quand *The Revenge of the Gavotte* et *The Return of the Bourrée Auvergnate* ?

En attendant le film de John Landis, **The Lone Ranger** (*Le Justicier Solitaire*) revient au galop à la télévision avec un épisode d'une heure et demie par semaine. Idem pour la chienne Lassie qui amorce son retour sur le petit écran, suivie de près par ce brave Rin-Tin-Tin.
Toujours plus cabot, Peter Ustinov, quant à lui, partage la vedette de **Once Upon a Time There Was a Castle with 40 Dogs**, de Duccio Tessari, avec un gamin et quelque soixante chiens. Les plus attentifs auront remarqué qu'une vingtaine de chiens se sont égarés au passage. Encore du boulot en perspective pour la SPA.
Question chenil, le chien vedette de **Chien de Flic** devient la star de la série K-9.

Predator II : Body Count est actuellement en préparation sous la férule de Stephen Hopkins (**Freddy 5**). Le tournage dépend des disponibilités d'Arnold, qui hésite entre **Jumeaux II**, **Commando II**, **Conan III** et **Terminator II**... Rayon grosses machines, les producteurs de **Alien III** ont écarté les scripts de Eric Red et William Gibson. Cependant, le réalisateur Renny Harlin demeure.





Punk Vacation de Stanley Lewis s'annonce grandiose. Des jeunes gens *a priori* normaux deviennent punk en réaction contre la société conservatrice. Formant une bande, ceux-ci envisagent de passer un week-end dans un bled paumé dont les habitants, des ploucs, se montrent particulièrement réprobateurs de leur morale. Les flingues s'en mêlent et la chasse aux punks commence. **Punk Vacation** serait-il un plaidoyer en faveur des crêtes de cheveux multicolores ?

Les suites font toujours les choux gras des producteurs en mal d'inspiration. On annonce ainsi **Midnight Express II : The Return**. Faut vraiment être maso pour y retourner dans ces prisons turques ! C'est le néo-zélandais Geoff Murphy qui réalisera le western **Young Guns II**, toujours avec Emilio Estevez, Lou Diamond Philipps et Kiefer Sutherland. Après s'être fait virer des projets **Predator** et **Rent-A-Cop**, le cinéaste intègre de **Utu** et du **Dernier Survivant** ne lâche pas prise.

Alors que son polar **Revenge**, avec Kevin Costner, est depuis un an sur les tables de montage de la *New World*, Tony Scott entame **Day of Thunder**. Tom Cruise y sera un pilote de bolide, dans des courses de stock-cars. De la tôle froissée en vue.

Ex-star du porno, Marilyn Chambers persiste encore dans le "sexy soft" avec **The Marilyn Diaries**, tourné à New York, Los Angeles, et Cannes...



Les Allemands (de l'Ouest) se mettent au thriller de science-fiction avec **The Microchip Killer**, d'Adolf Winkelmann. L'intrigue tourne autour d'un jeu informatique dont les péripéties se produisent dans la réalité. Une opération du cerveau, par exemple, effectuée par des robots peu délicats. Pas comme celui de **Short Circuit** !

Depuis **Roger Rabbit**, prises de vues réelles et dessins animés attirent les studios. Voilà pourquoi la chaîne CBS lance une nouvelle **Panthère Rose** basée sur ce principe. Le réalisateur du **Taon Noir**, Gary Nelson, prendra les commandes pour le pilote de la série.

De gros soucis pour Eddie Murphy condamné pour plagiat. Notre homme aurait, avec *Paramount*, piqué l'idée de **Un Prince à New York** au script *King for a Day*, écrit par le journaliste Art Buchwald.
Bénéficiaires de 19 % des recettes du film et de 250.000 dollars, Buchwald et son producteur n'ont toujours pas encaissé un centime. Malgré 300 millions de dollars de recettes, *Paramount* se lamente de ne pas avoir encore fait de bénéfices.

Alan Rudolph stationne dans les années 40 pour un thriller stylisé, titré **Love at Large**. Deux détectives privés (Tom Berenger et Elizabeth Parkins) mêlent plaisir et travail. **Love at Large** ne sera ni **Cobra** ni **L'Inspecteur Harry**...

THE ROOM OF WORDS

Le film de cul italien se porte bien, merci. Joe d'Amato produit **The Room of Words** d'un certain F. Molè et qui se situe dans les années 30. Son héroïne : Anaïs Nin, une intrigante connue pour son aventure avec l'écrivain Henry Miller. **The Lady of the Orient-Express** de Frank C. Lucas renoue avec les parties de jambes en l'air ferroviaires de vos rêveries SNCF.

Retour de Jonathan Demme après l'échec regrettable de son irrésistible **Veuve mais pas Trop**, avec un thriller pour le moins surprenant, **The Silence of the Lambs**, dans lequel Jodie Foster, agent du FBI, traque un tueur de femmes. Pour mener l'enquête, elle fait équipe avec un toubib spécialiste de folie homicide, et lui-même interné. Un duo de choc.

Lewis Teague, qui est tombé bien bas avec le polar **Collision Course**, va-t-il redorer son blason avec **Navy Seal** ? Sous sa houlette, Charlie Sheen et Michael Biehn, membres d'un commando d'élite, s'en vont délivrer des camarades pilotes, perdus au Moyen-Orient.

Comme la fesse, le gros flingue vibre encore de mille convulsions en Italie. Voici qui pointe **Delta Force Commando 2** de Frank Valenti, avec la participation de cette vieille bourrique de Glenn Ford. Crash aérien, camp de terroristes iraniens et agent féminin de la CIA, tout y est. Y compris Richard Hatch et Fred Williamson. Même topo pour **The Final Mission**, de Ted Kaplan (qui, derrière le pseudo ?) incarné par ces deux balèzes de Frank Zagarino et Mark Gregory. Cette nouvelle aventure guerrière située en Asie tourne autour d'un biologiste fou, le professeur Larson, désireux de créer une race de supermen pour dominer le monde...

Jack TEWKSBURY

TANGO & CASH



Fini, les flics rouleurs de mécaniques à la *Cobra*,
Sylvester Stallone joue les keufs humains.
Pas humanoïdes, humains !
Moins narcissique, il adopte un comparse, Kurt Russell,
à qui il arrive également d'avoir le débardeur généreux...



A priori, il n'y a rien d'exceptionnel à rencontrer Sylvester Stallone ou Kurt Russell dans de nouveaux rôles de flics. On peut même dire qu'imaginer un tel duo de choc, traquant et arrêtant le truand au nom de la Loi et de l'ordre établi, reste assez fidèle à l'idée que tout un chacun s'était fait, en général, de ce genre de films d'action... Mais prendre ces deux acteurs au profil assez macho et leur faire jouer en quelque sorte l'inverse de ce qu'ils nous avaient habitués à l'écran donne une sauce plutôt surprenante, dans le cadre d'une comédie d'action telle que **Tango & Cash**.

UNE NOUVELLE VOIE

"Ray Tango pense que tout fout le camp", explique Stallone au sujet de son personnage, qui se singularise par son accoutrement tout autant que par sa capacité à toujours prononcer des jugements définitifs. *"C'est, en gros, un gars extrêmement méthodique, qui essaie, après y avoir mûrement réfléchi, de prévoir toutes les conséquences d'un comportement donné. On peut dire de Tango qu'il n'a jamais peur d'utiliser son intelligence à bon escient".*

Stallone, dont la carrière comporte déjà un certain nombre de flics tendance macho (comme dans **Les Faucons de la Nuit** ou dans **Cobra**), est le premier à reconnaître que **Tango & Cash** marquera irrémédiablement une nouvelle orientation pour lui. *"Beaucoup des personnages que j'ai joués à l'écran pourraient être définis comme des rôles "physiques". Ce n'était certes pas mon but, au début de ma carrière, mais il est vrai pourtant que la plupart de mes rôles ont eu tendance à devenir quasiment "monosyllabiques", parce que tous les personnages que j'ai incarnés l'exigeaient. Rambo, par exemple, n'était pas précisément un intellectuel ni un enfant de choeur, et dans tous ces films-là l'action a pris le pas sur les dialogues. Alors que pour celui-ci, c'est le contraire, les mots rivalisent presque à armes égales avec les scènes d'action..."*

De la même manière, Kurt Russell (dans le personnage de Gabe Cash) démontre qu'il existe une espèce différente d'officier de police, en tout cas autre que celle qui a été représentée dans **Tequila Sunrise**. *"Cash, c'est en quelque sorte un Bruce Springsteen qui serait pourvu d'un insigne de flic"*, plaisante Russell. *"Il ne fait que prendre les choses comme elles viennent, à bras-le-corps et toujours à cran, et il les remuera jusqu'à ce que vous finissiez par agir exactement à l'inverse de ce que vous auriez souhaité au départ. Ce qui est marrant avec le personnage de Cash, c'est qu'il ne vous lâche jamais. Ce qu'il aime, lui, c'est l'action, maintenant et tout de suite, et pour la réflexion, on verra plus tard !".*

COLS BLEUS ET COLS BLANCS

Le sujet de **Tango & Cash**, réalisé par Albert Magnoli sur un script de Randy Feldman, se focalise sur l'opposition évidente de ces deux hommes, aux origines bien différentes puisque l'un serait plutôt de la race des "cols blancs" (Tango), alors que l'autre fait partie, on s'en doute, des "cols bleus" (Cash). Chacun à leur manière, ils vont s'attaquer à la canaille et tenter de réduire la criminalité ambiante. Quant au chef de la pègre Yves Perret (Jack Palance), il se trouve qu'il est sorti affaibli d'une récente confrontation avec ces deux-là. Il va donc manigancer un plan assez complexe pour ruiner leur réputation et les écarter à jamais de son chemin. C'est en leur réservant une surprise à chacun, séparément, et en leur faisant suivre la trace d'un de ses sbires jusqu'à un dépôt, qu'il les fera se rencontrer pour la première fois. Là, le duo commencera à se quereller sur le fait de savoir qui doit s'occuper en priorité de la capture du truand... Mais les deux flics sont alors cernés par une équipe d'agents fédéraux, qui s'empresse de les arrêter : car un cadavre et une serviette bourrée de drogue et d'argent volé les accusent explicitement d'être impliqués dans un sombre trafic ! Tango et Cash sont immédiatement jetés en prison, et réduits à défendre leur honneur au cours du procès qui suivra... ou à retrouver et dénoncer les commanditaires de la machination.

Tango & Cash, filmé à Los Angeles, met également en vedette James Hong, Michael J. Pollard et Brion James, et offre pas mal de séquences d'action explosives, grâce à la présence d'un certain Peter McDonald, déjà responsable de ce secteur dans **Rambo III** et **Batman**. Mais Stallone précise rapidement que **Tango & Cash** sera bien plus qu'un nouveau film d'action macho et classique. *"Vous ne pourriez plus vous lancer dans un tel film aujourd'hui, et le rendre intéressant par votre seule présence au générique. S'il n'y avait pas eu un scénario solide, le public se serait ennuyé ferme. Ce qui ne sera pas le cas ici, car je pense que l'histoire en elle-même tient vraiment la route : les gars possèdent tous les deux des styles diamétralement opposés, et sont placés dans des situations hors du commun dont ils doivent être les seuls, en principe, à pouvoir se sortir"*. Mais on y retrouve aussi bien d'autres composantes remarquables, comme la sympathie qu'inspirent les héros dès le départ, ou leur volonté permanente de se surpasser. *"Oui, et tout ça contribue à rendre ces personnages aussi "humains" que possible, ce qui n'est déjà pas si courant de nos jours, et devrait réellement apporter un "plus", selon moi".*

UNE CHAUDE EXPERIENCE

Stallone et Russell reconnaissent que **Tango & Cash** comporte vraiment une bonne dose des inévitables poursuites en bagnole, des duels au flingue et des explosions violentes. L'une d'entre elles, en particulier, vaut sûrement le détour. *"C'est vrai qu'on a eu droit à une scène un peu "chaude" comme on dit dans le métier"*, reconnaît Stallone. *"On devait se retrouver dans un bus lancé à toute allure, et qui devait exploser complètement, après avoir été mitraillé de partout. C'est alors que, d'un seul coup, le bus a réellement pris feu. Et bien sûr aucun moyen n'avait été prévu sur le plateau pour éteindre aussi cet incendie-là. Juste au moment où on allait décider d'abandonner le véhicule, il a dû y avoir une brusque saute de vent, qui a ravivé les flammes à tel point qu'elles finissaient par nous cerner entièrement"*. C'est alors Russell qui rajoute : *"C'était devenu vraiment très dangereux. Moi, j'ai juste pris le temps de jeter un coup d'oeil vers Sly, pour voir ce qu'il décidait, puis j'ai commencé à me glisser hors du véhicule, par les vitres latérales. Mais Stallone, lui, continuait imperturbablement à tenir son rôle... Et quand je pense que c'est mon personnage qui était justement supposé être le plus dingue des deux !".*

Sur **Tango & Cash**, Stallone et Russell sont persuadés d'avoir joué là un très bon coup. *"Le tournage de ce film a été vraiment réjouissant à notre niveau"*, conclut Russell. *"Et j'espère que ça se traduira par un sentiment équivalent dans le public, car la tension ne se relâche jamais, tout au long de cette histoire"*. En sortant d'un tel tournage, qui a dû être passablement mouvementé, en voilà donc deux qui ont encore la foi, après avoir bien eu les foies. Il ne reste plus qu'à espérer, pour une fois, qu'on retrouve intactes à l'écran toutes ces bonnes intentions...

Marc SHAPIRO
(*Traduction* : **Nick D'AURIA**)

STALLONE NEW LOOK

Grosso modo, *Tango & Cash* est un dessin animé, où Sylvester Stallone a remplacé Bugs Bunny. L'après-*Rambo III* et l'avant-*Rocky V* réservent finalement bien des surprises...



Voilà, en un mot : **Tango & Cash** n'est pas **Cobra**. Rien à voir. C'est même son antithèse, son contraire. Stallone abandonne les roulements de mécanique pour les réserver à son collègue Kurt Russell, qui reformule là sa prestation dans **Les Aventures de Jack Burton**. Kurt gonfle la poitrine, montre ses muscles à la moindre occasion. Il parodie les machos. Entre Russell et Stallone, le courant passe. Surtout en ce qui concerne les bons mots. Les deux flics s'envoient un maximum de calembours, de remarques vaseuses, y compris au milieu des situations les plus dramatiques. Par ailleurs, **Tango & Cash** ne se veut jamais sérieux. L'ensemble du générique joue à fond la carte du dessin animé, du cartoon branche *Warner*, comme par hasard co-producteur du film...

DU DESSIN ANIME

A la manière d'un "*James Bond*", **Tango & Cash** démarre par deux séquences d'action décoiffantes. Au premier degré, c'est absurde, irréel au possible. Du *Bugs Bunny*. Le spectaculaire fait boule de neige et même **L'Arme Fatale II** se voit dépassé de plusieurs têtes par cette surenchère d'escarmouches, de longues poursuites. Stallone, personnage de cartoon, pourquoi pas ! Lunettes sur le nez, complet veston, anticonformiste, il réussit à faire oublier ses succès précédents. Ironiquement, un comparse dit de lui : "*Il ne se prendrait pas pour Rambo, celui-là !*". Comme la démocratisation des pays de l'Est, c'était impensable il y a deux ans seulement. Mais Stallone sait parfaitement que le succès grandissant d'Arnold Schwarzenegger vient tout bêtement de son humour. Et cela faisait cruellement défaut à Sly jusqu'à présent. A part une réplique dans **Rambo III** ("*Je viens faire du tourisme*", dit-il en arrivant en Afghanistan), et quelques sourires humains dans **Haute Sécurité**, il n'y avait vraiment pas de quoi s'esclaffer. Stallone donnant dans la rigolade, Stallone tirant à boulets rouges sur son image de balèze, cela donne un succès immédiat au box-office. **Tango & Cash** marche bien, en effet, et devrait même dépasser rapidement les scores, il est vrai moyens, de **Rambo III**. Le public demandait à son héros de décrisper les mâchoires, le héros, après les réticences de deux films, les décrispent effectivement et retrouve les joies du box-office. Logique.

QUI SIGNE ?

Qui a réalisé **Tango & Cash** ? Andreï Konchalovsky, ou Albert Magnoli ? Konchalovsky, engagé par Stallone impressionné par son **Runaway Train**, tourne environ 70 % des prises de vues. Deux semaines avant la fin du tournage, Konchalovsky s'engueule avec les producteurs qui envisagent une fin très différente de celle prévue au départ. Le cinéaste ne cède pas, et décide de se retirer gentiment du plateau. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, Stallone n'est pour rien dans l'affaire. Konchalovsky disparu, il faut évidemment trouver illico un remplaçant, un réalisateur docile, bon technicien, prêt à reprendre les rênes du jour au lendemain sans se poser de question. Albert Magnoli, qui avait remplacé Mary Lambert sur le tournage de **Purple Rain** (à la demande de Prince), semble être taillé pour ce job. Il boucle **Tango & Cash** dans les délais et n'a, bien sûr, aucun droit sur le montage final, mais ne s'en porte pas plus mal. Konchalovsky, qui avait accepté le film pour goûter au confort d'une production de 40 millions de dollars, aurait certainement tenté d'accéder à la table de montage ! Curieux hasard, la version définitive de **Tango & Cash**, celle du producteur Jon Peters (le principal instigateur de **Batman**), ressemble furieusement à **Runaway Train**. Qu'il le veuille ou non, Andreï Konchalovsky a laissé son empreinte...

Cyrille GIRAUD

Tango & Cash. USA. 1989. Réal.: Andreï Konchalovsky et Albert Magnoli. Scén.: Randy Feldman. Dir. Photo : Donald E. Thori. Mus.: Harold Faltermeyer. Prod.: Jon Peters et Peter Guber. Int.: Sylvester Stallone, Kurt Russell, Jack Palance, Michael J. Pollard, Brion James, James Hong, Robert Z. Dar. Durée : 1H 38. Dist.: Warner Bros. Sortie prévue le 28 Mars 1990.





THE WRONG BET

(Street Fighter)

Jean-Claude Van Damme aime décidément la bagarre, la baston violente. Après les rings sanglants de *Bloodsport* et *Kickboxer*, les roustes magistrales de *Cyborg*, il remet ça : légionnaire en cavale, il va goûter aux combats de rue. Scénariste de *Rambo III* et *Bloodsport*, Sheldon Lettich dirige les coups de savate dans le bon sens...

Réalisateur :
SHELTON LIETICH

[illegible] de [illegible] de [illegible] bien [illegible] votre premier film...

Sheldon Lettich : [illegible] Le plus [illegible] a été de travailler avec l'équipe techni[que] [illegible] il a fallu les convaincre que je savais ce que je faisais. Le reste, la direction d'ac[teurs], le choix des angles de la caméra, faire avec le climat, n'était pas trop difficile. Les [gens] ont souvent l'idée préconçue qu'un [tout] jeune réalisateur arrive sur le plateau sans rien savoir. Avant The Wrong Bet, j'ai été chef-opérateur, j'ai réalisé des courts métrages. Durant 11 ans, j'ai exercé le métier de photographe. Mes photos étaient publiées dans *Architectural Digest* et de nombreux autres magazines. J'ai également écrit des scénarios; je sais donc comment [construire] une histoire. Et j'ai assisté Jean-Claude Van Damme sur Cyborg en passant beaucoup de temps dans la salle de montage. La réalisation n'était donc pas une expérience toute nouvelle. [illegible] [il] sera certainement dur de se vraiment [illegible] savoir lorsque vous débutez.

[illegible], le plus important semble être [illegible]

S.L.: Oui, je le crois. C'est à cet instant que le film se fait, se concrétise sous vos yeux [...] film, en réfléchissant à ce dont vous aurez besoin au montage. Mais, en fait, tout est important. Le script aussi est primordial.

L: A propos de scénario, vous avez collaboré à celui de Rambo III.

S.L.: Stallone, contrairement à qu'on a [illegible]

[illegible] accepter [illegible] condition que [illegible] contré aucun problème avec lui.

L: Bloodsport marque une étape importante dans votre carrière : votre [rencontre] avec Jean-Claude Van Damme !

S.L.: Après que Cannon eut acheté le [projet] et mon script, Menahem Golan a payé d'autres scénaristes pour réécrire ce qui [existait] déjà. Je pense que le film y a perdu. Je l'aime toujours mais certains points me déçoivent. Par exemple, les deux flics qui traquent Van Damme étaient au départ terrifiants. Il devait se battre à mort contre eux. Je ne sais pas pourquoi mais la production en a fait deux clowns, deux bouffons qui gomment l'intensité de la situation. Cannon a également introduit cette journaliste qui dîne et couche avec Van Damme juste avant son combat. Mais ça n'a rien de logique; voilà un champion des arts martiaux qui s'entraîne pendant des années et qui, la veille de sa plus importante confrontation sur le ring, se tape une fille. Ça ne tient pas debout. Plusieurs spécialistes en sports de combat m'ont téléphoné pour m'expliquer qu'il s'agissait d'une grossière erreur. Il y avait dans le scénario original une histoire d'amour, mais celle-ci revêtait une autre forme.

L: L'idée de départ de The Wrong Bet est de vous ?

[illegible]







Van Damme tente une mise au poing.

UN DE LA LEGION

Lyon appartient au corps de la Légion étrangère. C'est un combattant d'élite, un homme dévoué corps et âme à l'uniforme. Mais les circonstances décident d'orienter autrement son existence. Un jour, pour venir en aide à son frère qui connaît de graves ennuis à Los Angeles, il décide de déserter sa garnison et embarque clandestinement sur un paquebot à destination des Etats-Unis.
Arrivé à Los Angeles, Lyon apprend la mort de son frère. Le sort s'acharne sur lui, il est accusé d'être la cause de cette mort et, incapable de se justifier, il est rejeté par la veuve et les enfants du défunt. Désormais seul, sans ami et sans famille dans les rues de Los Angeles, il n'a qu'une idée en tête : retrouver les meurtriers de son frère.
Il découvre, dans un univers inconnu et souterrain, un monde violent et cruel sur lequel Lady règne en maîtresse absolue. Initié par un ancien champion à une forme de combat très dur à mains nues, Lyon commence un entraînement qui l'amènera à se surpasser.
Sur des rings improvisés, où sont organisés des paris clandestins, Lyon passe maintenant de victoire en victoire. Lady est rapidement intriguée, mais également séduite par son charisme et son habileté au combat. Lyon, avec ses triomphes ininterrompus et l'enquête sur la mort de son frère, dérange les plans de Lady et son emprise sur ce milieu. Elle le redoute au point de demander à son "champion" de défier Lyon et de le tuer. Tous les moyens seront bons pour atteindre ce but, y compris le chantage. Sûre de sa propre victoire, Lady parie toute sa fortune sur son champion.

de concert des idées plus précises. Jean-Claude est venu me trouver lorsque j'écrivais un script pour Stallone, un script sur la légion étrangère. Il me conseillait quant à l'utilisation de certains mots français. C'est alors qu'il a pensé à un film dont le personnage principal aurait fait partie de la légion étrangère. Le sujet en lui-même fait penser au script du Bagarreur, le premier film de Walter Hill. Notre héros participe également à des combats de rue. Et on a greffé là-dessus un tas de personnages, un frère vivant aux Etats-Unis (que le héros va visiter), une belle-sœur et sa petite fille, un noir rencontré à New York et qui dirige une arène underground servant à des combats... Nous les avons imaginés en trois heures, dans un snack, devant une tasse de café. Jean-Claude Van Damme a pondu le premier jet du scénario, et je me suis servi de son texte pour ensuite le retraiter et en faire quelque chose d'adaptable au cinéma.

L: *On suppose que sur le plateau votre collaboration fut parfaite.*

S.L.: Jean-Claude et moi nous connaissons depuis quatre ans. Nous sommes très proches l'un de l'autre. Nos femmes se voient très souvent. Nous promenons nos enfants ensemble au parc... Sur le plateau de The Wrong Bet, j'ai fait une chose qui n'avait pas été faite jusqu'à présent; j'ai modulé les mots, les dialogues en fonction du parler de Jean-Claude. Nous répétions, tous ensemble les scènes où le dialogue avait de l'importance pour que les mots sortent de sa bouche de manière fluide. Ainsi, on ne faisait pas plus de quatre ou cinq prises. Je pense qu'il s'agit, grâce à cette méthode de travail, de sa meilleure performance d'acteur. Il en est d'ailleurs conscient...

L: *Où avez-vous tourné la séquence de la légion étrangère ?*

S.L.: A une demi-heure de voiture de Las Vegas. [illegible]

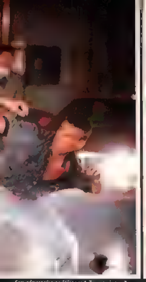
ou trois films français sur le sujet, que nous avions visionnés chez Jean-Claude. L'un d'entre eux est d'ailleurs interprété par Jean-Paul Belmondo. Le casting de The Wrong Bet nous a tellement plu, et les figurants avaient l'air tellement vrais, que nous avons décidé, en cas de séquelle, en cas de Wrong Bet 2, de ménager encore plus de place à la légion étrangère.

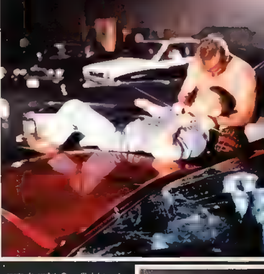
L: *Y a-t-il une différence entre le personnage de Jean-Claude Van Damme dans The Wrong Bet et ceux qu'il a déjà incarnés ?*

S.L.: Le tempérament est le même, mais le personnage a acquis pour la première fois un aspect tri-dimensionnel. Avant, il n'était, selon moi, qu'un type cherchant à se battre sur un ring, pour se venger, pour suivre une quête existentielle, ou trouver la formule du mieux-combattre. Mais dans The Wrong Bet Jean-Claude possède enfin une grande profondeur intérieure, c'est un être mature, qui se préoccupe de beaucoup de choses. Il vient voir son frère, avant que celui-ci ne meure. Il s'occupe de sa famille, et ne cherche pas à retrouver les assassins de son frère. Les agissements d'un tel personnage sont donc différents de ceux de Cyborg et Kickboxer.

L: *Quel est le sport de combat utilisé dans votre film ?*

S.L.: Le *street-fighting* (ou combat de rue). Nous nous sommes volontairement éloignés de tout ce qui pouvait ressembler au karaté, au kung-fu. Les bagarreurs se servent de leurs poings, de leurs genoux et de leurs coudes. On tenait par-dessus tout à ce que les combats paraissent réalistes, pas du tout comme, compliqués et sérieux, de Cyborg. Les combats de The Wrong Bet sont à la fois stylés et brutaux. Le but est d'envoyer son adversaire au tapis le plus rapidement possible. Pas de pause technique, comme dans Bloodsport...





Son adversaire se laissera-t-il convaincre ?

I.: Il y a aussi dans The Wrong Bet des têtes connues parmi les combattants...

S.L.: Oui, notamment Vojo Gorio. Il porte déjà plusieurs films à son actif, à commencer par Rambo II, dans lequel il était le sergent soviétique qui manipule la gégène. C'est un yougoslave. On trouve aussi un des durs de Kickboxer. Tous deux incarnent des légionnaires envoyés aux Etats-Unis pour traquer Van Damme. Ils se battent au début du film et vers la fin. Ils lui cassent des côtes; c'est très violent.
On compte neuf combats dans le film, tous différents. Van Damme affronte un gars



dans une piscine à moitié remplie. Un autre combat le termine dans un entrepôt, où les spectateurs entourent l'arène ainsi formée avec leurs voitures. Pour composer le public, nous avons dû auditionner 800 personnes. Des mois de travail.

I.: La dureté des combats doit entraîner des risques pour les comédiens ?

S.L.: Non, car on travaille avec des professionnels [illegible]

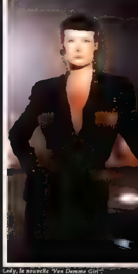
sports de combat. On a éliminé tous les comédiens qui ne savaient pas se battre. Nous voulions être certains qu'en donnant un coup, ils n'atteindraient jamais leur adversaire. Malheureusement, cela arrive mais c'est atténué. Jean-Claude, dans la bagarre de la piscine, a été sonné pendant quelques minutes. Les acteurs, pour les besoins de la caméra, doivent envoyer leurs coups le plus près possible... Toutefois, personne n'a été vraiment blessé. Jean-Claude s'en est tiré avec un peu de glace posée sur le corps.

I.: Un tournage si physique cause aussi des difficultés techniques...

S.L.: Oui. Pour la séquence de la piscine, l'équipe technique devait se mettre à l'eau. Tout devient dès lors beaucoup plus complexe. Pour les scènes dans le désert, nous avons reconstitué une tempête artificielle. Le sable a tout recouvert. Pénible. Pénible aussi, l'idée d'avoir une salle enfumée. Visuellement, c'était superbe. Cependant, sur un plan purement pratique, c'était l'enfer.
Pour les combats eux-mêmes, j'ai rencontré de petits problèmes, par exemple lorsqu'un combattant doit passer au travers d'un pare-brise de BMW. L'effet n'a marché que très moyennement !
Lors d'une autre scène, Jean-Claude devait frapper, en visant la tête de son adversaire, une vitre de voiture. On a alors entouré son poing d'une matière spéciale, évitant ainsi à la peau de se couper. Un technicien devait, en appuyant sur un détonateur, détruire la glace en même temps. Mais la coordination n'a pas été totale. Jean-Claude s'est abîmé la main. Sorti de ces quelques problèmes, le tournage de The Wrong Bet n'a tout de même pas été trop âpre.



Propos recueillis par
Marc TOULLEC
(Traduction :
Alain CHARLOT)

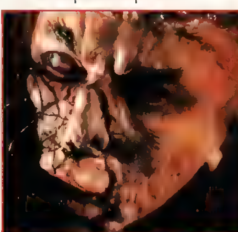


Lady, la nouvelle "Van Damme Girl".

AVORIAZ 90

Le 18ème Festival d'Avoriaz s'est déroulé comme à l'accoutumée.
Intéressant vu de l'intérieur, avec ses bonnes surprises, ses confirmations, ses déceptions.
Irritant vu de l'extérieur, avec sa tentative vaine et imbécile d'intellectualiser le genre par l'éclosion fabriquée d'une indéfinissable "nouvelle tendance".
En fait, cette "nouvelle tendance" n'existe pas... mais elle se porte très bien.

La scission s'était opérée l'année dernière au sein du festival avec l'attribution de deux Grands Prix du Fantastique pour **Faux-Semblants** de l'Etrange pour **Paperhouse** Ce qui, déjà, nous avait bien fait rire. Quitte à diviser le genre arbitrairement quitte à imposer une frontière entre un fantastique bien dans la tradition et un autre plutôt marginal, autant affirmer ses choix avec cohérence Franchement, **Paperhouse** était-il plus étrange, plus en marge, moins traditionnel que **Faux-Semblants** ?
Cette année, on ne pourra pas reprocher au jury d'avoir dévié de la ligne directrice adoptée par des organisateurs soucieux de mettre de l'ordre dans le genre. "Alors, voyez-vous, ici, ce sont les films à effets spéciaux, pas très passionnants mais réussis techniquement, là, les films européens, souvent intellos mais originaux, qui s'intègrent harmonieusement dans notre panorama: derrière, vous trouverez du conventionnel garni d'un peu de gore, pour les séances de minuit, c'est toujours apprécié, un peu plus loin. vous tomberez sur les oeuvres en marge, étranges, ça nous botte vachement et on a même décidé d'appeler ça la *nouvelle tendance* !"
Le festival célèbre justement, via la section rétrospective, l'écroulement des frontières de l'Est et, dans le même temps, fractionne le genre et étiquette les sous-ensembles pour mieux les emprisonner. Tristement paradoxal.



Le psychopathe (et tic) de LECTURES DIABOLIQUES. Grand Prix d'un Fantastique conventionnel et toc

Le Jury a donc nettement respecté la cassure, en attribuant le Grand Prix du Fantastique à **Lectures Diaboliques** et le Grand Prix de l'Etrange à **La Femme du Marchand de Pétrole**
Lectures Diaboliques de Tibor Takacs (**The Gate**) est le film dont on a le moins parlé à Avoriaz On n'en attendait rien et ce psycho-killer répond exactement à notre attente. Un maniaque s'échappe d'un livre et harcèle la lectrice, dont il est tombé amoureux. Il se coupe le nez, les oreilles, les lèvres, et se lacère très fort (ooouuuuhhh. ouh ouh). Puis, il en a marre et décide de se reconstituer la face en prélevant les organes manquants sur les corps de ses victimes. A défaut de voir les mutilations (un peu d'imagination enfin !), on se contente de trois sursauts d'une caméra paraplégique et de quelques taches rouges et bleues qu'une photographie douteuse a cru bon de laisser échapper Au rythme d'un 78 tours calé sur du 33, **Lectures Diaboliques** se déroule dans l'indifférence générale Premier représentant du fantastique de l'année 90, quand même...
La Femme du Marchand de Pétrole ne s'adresse pas au public occidental. Le réalisateur, Alexander Kaïdanovski, nous avait prévenus avant la projection, certains points du film sont hermétiques à qui n'a pas intégré la culture russe. Un conseil, pour relier les nombreuses visions poétiques et horrifiques à cette histoire de rivalité entre deux frères. il va falloir que vous replongiez dans vos manuels d'histoire, ou que vous vous exiliez le temps nécessaire en URSS. (pour plus d'info, voir aussi dans les Ragots...)

Le Prix Spécial du Jury et le Prix de la Critique échouent à **Point de Rencontre** du yougoslave Goran Markovic, une merveille de drôlerie et de d'émotion où des morts, au bout d'un long périple, viennent rendre visite à leur famille, à leurs amis. A l'image de ces décédés évoluant librement dans l'espace d'un au-delà théâtral, le film défie les lois de la pesanteur, fait l'apologie de la légèreté La mort n'y est pas douloureuse. Au contraire, douce et apaisante, cette deuxième naissance regonfle et réchauffe suffisamment le coeur pour que tout finisse par une chanson Rarement un tel sentiment de bonheur intense nous aura autant bouleversés. **Point de Rencontre**, le *"Chinese Ghost Story"* venu de l'Est, et assurément le meilleur film du festival.

Leviathan de George Pan Cosmatos récolte le Prix des Effets Spéciaux Les quatre plans où l'on aperçoit le monstre plus de 20 centièmes de seconde ont dû peser lourd dans la balance. Incroyablement malhonnête, et définitivement nul
Prix de la Commission Supérieure Technique aux **Poissons Morts** de Michael Synek. parabole loufoque et pessimiste sur l'exploitation de l'homme par l'homme. Tourné dans un noir et blanc aux contrastes inhabituels. parmi des décors dont les aspects surréalistes sont magnifiquement exploités, avec un quasi-amateurisme qui sent bon la sincérité, **Les Poissons Morts** nage constamment dans de bonnes eaux Une récompense méritée et un réalisateur à suivre.
Le public d'Avoriaz a tranché pour le terrifiant **Simetierre** de Mary Lambert Par moment insoutenable. **Simetierre** décrit la descente aux enfers d'un jeune couple impuissant devant les événements désastreux qui le désagrègent. Le quotidien, le surnaturel, la mort, la résurrection, les souvenirs, autant de traumatismes culpabilisants qui pousseront les deux époux vers la folie. Avec **Simetierre**, la notion de pire semble s'étendre à l'infini. Quand on croit toucher le fond, c'est un nouveau gouffre qui nous aspire un peu plus bas Vertigineux.

RAGOTS INTIMES

Le reflet des rayons de soleil sur les dents industriellement blanchies de Patrick Sabatier provoque l'aveuglement. L'écoute de ses récitatifs télévisés, la surdité. La lecture de ses pamphlets pédants dans le bulletin journalier du festival, la nausée. Sabatier, la véritable malédiction du festival d'absence de neige, c'est lui aussi, j'en suis sûr.

Le jury n'a strictement rien compris à **La Femme du Marchand de Pétrole** et demande à revoir le film une deuxième fois, sans doute parce "merde alors, c'est pas possible, ça a l'air bien et on pige que dalle". Le jury donne donc le Grand Prix de l'Etrange à un [illegible] bouché des jurés. Toullec, qui aime bien le film, avoue même sous la torture que si la forme est claire, le fond reste flou. Alors...

Membre du jury, Bo Derek s'éclipse précipitamment. Officiellement, sa mère a des problèmes de santé. Officieusement et dans l'ordre : elle est obligée de passer une nuit à Paris à ses frais; elle poireaute une heure à la gare, ses accompagnateurs sont en retard; elle loge dans une des cellules des Dromonts; on lui chourre sa trousse de toilette. Bon rétablissement à sa maman... Quand même, on sait jamais...

Naissance à Avoriaz d'une revue souterraine. *L'Étron Fantastique* dénonce le mauvais goût sur papier glacé par le très mauvais goût sur feuilles polycopiées. Et ça cartonne dans tous les coins. Le jury, la municipalité d'Avoriaz et certaines revues professionnelles sont les plus touchées. *Mad Movies* et *Impact* sont les seules à passer sous le champ de tir. Renseignements pris, nous n'y sommes absolument pour rien. L'envoi venait de Suisse.

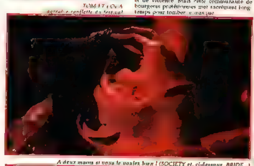


TOM ET LOLA [illegible] du festival?

Côté français, même si le jury a tenu à préciser tout le bien qu'il pensait du **Baby Blood** d'Alain Robak, Avoriaz s'est montré très réservé.
Baby Blood, en voulant satisfaire chacun par accumulation de morceaux choisis, a ennuyé tout le monde. Tentant d'être tour à tour drôle, effrayant, bête, méchant, bête et méchant, gore, soft, érotique, j'en passe et des moins bonnes, **Baby Blood** ne réussit finalement qu'une chose : s'enorgueillir d'exister en tant que "film français à budget lilliputien". Mais à force de se dire sans prétention, on le devient prétentieux.
36-15 Code Père Noël de René Manzor n'emballe pas vraiment la station. Précédé d'une réputation sans doute exagérément positive, **36-15**, son Père Noël psychopathe contre nature et son jeune Rambo mis à l'épreuve, déçoivent poliment. Nous persistons et signons : **36-15** est l'un des rares films français nantis d'un budget confortable à contrôler ses effets au sein d'un genre qui fait sérieusement défaut ici, à savoir le cinéma d'action. Maintenant, que le scénario tienne sur le quart du huitième d'un timbre-poste miniaturisé, tant mieux. C'est en développant des histoires courtes que Carpenter s'est fait la main.
Tom et Lola de Bertrand Arthuys est un joli film avec plein de belles idées et aussi beaucoup de tendresse pour ces deux enfants condamnés à vivre dans des bulles aseptisées. **Tom et Lola** serait même assez extraordinaire si son réalisateur n'avait pas choisi d'anesthésier le spectateur par une mise en scène trop sentencieuse par rapport au sujet. A voir après trois bonnes nuits de sommeil donc.
Adrenaline, le best-of des courts métrages, n'est pas un film mais un collage de concepts plus ou moins attrayants. On regrettera, pour le court métrage en général, que sa véritable diffusion passe par cet exercice souvent hasardeux de compilation.

Dans le genre "on vous promet plein de choses, mais nous, les promesses, qu'est-ce qu'on s'en cogne..." trois films ont assuré un maximum.
Il suffit de quelques instants et d'un plan séquence hallucinant pour rentrer **Dans le Ventre du Dragon**, du québécois Yves Simoneau. Il reste quand même 90 minutes pour en ressortir, exaspéré. D'autant plus que l'accent québécois n'a nullement besoin d'un dolby stéréo saturé pour être incompréhensible.
Black Rainbow de Mike Hodges propulse Rosanna Arquette dans un rôle de médium et en avant les prédictions. Au lieu de progresser dans l'intrigue, on régresse, passant d'une histoire style *"La Grande Menace"* à une simple énigme policière. Un (télé)film plat, qui pose à peine le problème de l'extra lucidité.
La Banyera de Jesus Garay n'a pas sa place à Avoriaz. Thriller à l'esthétique écœurante, **La Banyera** se suit sans rien comprendre pendant une heure, jusqu'à ce qu'on comprenne, sans trop comprendre, que tout ce qui s'est passé avant et qu'on n'a pas compris, se rattache à une incompréhensible querelle entre les personnages au sujet d'une quelconque affaire de drogue. Non fantastique et non comprenaire.

Brian Yuzna et Screaming Mad George, stars d'Avoriaz.
Society vaut pour son dernier quart d'heure avec un mélange épicé de sexe, de gore et de violence. Mais cette communauté de bourgeois protéiformes met sacrément longtemps pour tomber le masque.



A deux mains et vous le voulez bien ! (SOCIETY et, ci-dessous, BRIDE...)



CARNET MONDAIN

"J'ai-me les relations mon-daines", chantait Charles Trénet. Cette année, à Avoriaz, si vous avez déjà reluqué 15 pellicules sur 22 avant d'avoir posé vos après-ski dans la station, vous n'avez pas le choix : tapez-vous les cocktails permanents du Village du festival. Un lieu béni, où la cochonaille locale cohabite avec les liqueurs importées. Pas moins de quatre débits de boissons gratos sur 100 mètres carrés. Et pas un keuf dans les parages pour vous faire souffler dans le ballon pour excès de vitesse sur luge. Nous avons donc goûté pour vous les délices du Club Cointreau, son "Blue Tonic" qui commence à opérer sérieusement au bout de six verres, ses larges rasades d'alcool dans un tout petit peu de jus de fruit, sa jolie attachée de presse blonde... Déjà émécht, le visiteur peut aller, sur invitation, sabrer le champagne à quelques mètres de là. Un coup d'épée et le bouchon saute. Une rigueur toute zen et des centaines de bulles en coupe. Nettement plus populo, le buffet d'à côté, dix mètres de distance, regorge de charcuterie, de fromage, de fruits, d'hôtesses en tenues folkloriques. On vous offre du rouge, du blanc, des huîtres. Vous êtes maintenant parfaitement beurré, comme un petit Lu. Peut-être un jus de fruit promotionné sur place, pour la route ? Et la route est dure, sorti du Village. Et ça dérape. Autrement dit, vous êtes contraint d'y retourner, sous la tenlu.

Le Village accueille le temps d'une soirée un buffet monstrueux. Des milliers de fruits de mer qui, 12 heures plus tôt dit-on, barbotaient encore dans les eaux bretonnes, des pav' saumons découpés en tranche... De quoi ramener un Roumain victime d'une carce de la Securitate. Cette manne est gracieusement offerte par Le Procope, bistrot parisien bien connu car autrefois fréquenté par des plumitifs de génie. La soirée commence mal. Trop de gens arrivent à l'heure exacte. Embouteillage à l'entrée. Une tronche connue de la télé se pointe, le maître de service le reconnaît et, zélé, l'introduit par devant, l'entrée de devant quoi. Les autres, délit de gueules anonymes oblige, poireautent. Une fois la meute lâchée dans l'habitacle, le remplissage des panses s'effectue à vitesse supersonique. En bon breton, votre serviteur renifle les crustacés à antennes et pinces, censés avoir pris le TGV puis le téléphérique jusqu'à ces sommets. Odeur suspecte; les bêtes ont fait plusieurs fois l'aller-retour en train Corail. Quelques politesses, quelques coups de coude pour atteindre la sortie, et nous voilà au Rock Club après 5 minutes de dérapage contrôlé. Ce soir, le whisky J & B régale. Passé les redoutables gardiens du temple de la Lambaba des Sommets et l'inévitable obstacle au bon déroulement des opérations (une petite invitation pour trois personnes), on se marche carrément sur la gueule. Les naufragés du Radeau de la Méduse étaient moins serrés que les noceurs du Rock. Le vestiaire ne prend plus de doudounes, au moindre geste, vous enfoncez des côtes, vous pochez un oeil ou vous mettez, bien malgré vous d'ailleurs, une main au panier. Quelques privilégiés sirotent, assis, du champagne à 1000 balles la bouteille. Les autres tentent de s'agiter sur la piste de danse, et les autres restant respirent tellement de fumée qu'on ne peut plus causer distinctement au bout d'une heure dans la turne infernale. Un grand moment. Les amateurs de frotti-frotta s'en donnent à cœur joie et la blonde de chez Cointreau provoque des poussées frénétiques d'érectombre. Coup d'œil sur la mine déconfite d'un distributeur (de films, pas de billets de banque) qui avait passé la journée à comploter pour décrocher une invitation. Il l'a, et il en bave.

Deux jours auparavant, le Rock accueillait un cocktail organisé pour la sortie de Tom et Lola. Classique. Une foule normale, légèrement compacte. Des plateaux généreux et un open-bar vraiment ouvert. Tous les pique-assiette de la Station, ceux qu'on croise aussi à Paris et à Cannes, sont présents à l'appel, toujours un verre dans une main et une poignée de petits fours dans l'autre. Vraiment des pros. Dès le jour d'ouverture, Avoriaz jette ses invités entre les murs du Manhattan, la seconde boîte du patelin, nettement moins snob et surtout plus spacieuse. Ce jour-là, on célèbre 36-15 Code Père Noël avant que le film ne se mange une gamelle d'ailleurs immméritée. Une fête sympa. Francis Lalanne accueille lui-même les convives, serre les mains, s'enquiert du bon déroulement de la déglutition... Un regret cependant: votre serviteur a dîné une heure avant et le buffet donne dans le somptueux. On se rattrape sur les long drinks, quitte à se traîner lamentablement trois heures après. L'alcool aidant, les confidences vont bon train, sur les difficultés de la profession, sur les menaces de sclérose, sur l'embonpoint et la calvitie des critiques de cinéma. Le sommet du monde, en quelque sorte.

Le 21 janvier, jour du palmarès, c'est la bousculade à l'entrée des Dromonts, l'hôtel-restaurant luxe du coin. Des intrus tentent de s'infiltrer aux tables où ils n'étaient pas conviés. A voir certains visages, c'est une affaire de vie ou de mort. Mais les gens de l'organisation sont inflexibles. Souriants, mais inflexibles. Le repas servi ne vaut pourtant les stratagèmes du genre "Je suis la sœur de Bo Derek" venant d'un gros barbu couvert de pustules en efflorescence. De la nouvelle cuisine, parcimonieusement répandue aux quatre coins de l'assiette. Pour se distraire, un groupe de deux tables se livre à un jeu à base de titres de films mimés. L'attachée de presse de la *Warner* décroche la timbale à ce jeu de devinette. Deux heures plus tard, nous sommes dans l'enceinte de la grande salle de l'Office du Tourisme. Une fiesta western clôture le festival. Le spectacle (danse et cie) est assez dingue mais, une fois de plus, tout le staff converge vers le colossal buffet. Un sporté gore, avec tripaille estropiée, et l'apparition d'un magicien les poches comprimées au-delà du raisonnable dans un pantalon doré. L'homme fait penser aux danseurs en collant de Top Secret. Private joke. Un bonhomme de Canal *Plus*, incommodé par des mélanges savants de liqueurs diverses, manque d'un doigt de me dégueuler sur la manche. Il est livide, l'œil terne. Bon prince, je le raccompagne jusqu'à son gîte, au bas d'une pente verglacée, sous les "ça craint" de sa jolie patronne. Elle a parfaitement raison.

Marc TOULLEC



HOW TO GET AHEAD IN ADVERTISING et son bouton capricieux

Le Dr West délire rouge dans **Bride of Re-Animator**. Il vient de trouver un sérum pouvant ramener à la vie des membres séparés de leur corps. Il décide alors de recréer une femme, en rassemblant toutes les pièces d'un terrible puzzle anatomique. Si l'on veut bien faire l'impasse sur un rythme hésitant **Bride**... surpasse largement le premier film de Stuart Gordon. Pour la guerre médicale de West, ses expériences limites du genre comment greffer un oeil sur quatre doigts qui se courent après, pour la fiancée déchirante dans les deux sens du terme, pour le final grouillant de folles créatures... Un must de la série B fantastique, du gore, de la comédie et de l'horreur passionnelle.

Au rayon déceptions, deux réalisateurs connus et une grosse production.

Wes Craven stagne depuis **Les Griffes de la Nuit**. A grand renfort de séquences oniriques plus frustrantes les unes que les autres, **Shocker** condamne un psychopathe traîne-savate à la chaise électrique, avant de se lancer dans une interminable course poursuite au potentiel comique immense. Les rires fusent

Michele Soavi enferme avec **The Church** un



groupe de personnes dans une eglise bâtie sur les lieux d'un massacre moyenâgeux. Le massacre en question, qui ouvre le film, est impressionnant, la suite beaucoup moins. Quelques flashs où l'on reconnaît l'auteur de **Bloody Bird** encadrent de grandes tirades et des visions ridicules qu'un Lamberto Bava n'aurait pas désavouées. Au hasard, voici un effet de style de Soavi, témoignant de l'abominable finition du film : un travelling avant commence caméra à l'épaule se termine sur des rails [illegible]

Le scénario de **Chérie, J'ai Rétréci les Gosses** est contenu dans le titre. **Chérie** se bat avec de l'argent mal utilisé (bonjour la simplicité édifiante des effets spéciaux et des idées, décalcomanies pas très originales, et même pas originales du tout, d'un cinéma où les proportions peuvent varier. De la mini-aventure au propre comme au figuré.

Embrasse moi Vampire de Robert Bierman donne l'occasion à Nicolas Cage de remplir l'écran. Vampirisé ou non, l'acteur se livre pleinement dans un One Man Show farceur et désespéré. On retient son souffle pour rire d'abord, pour pleurer ensuite.
Autre grande performance d'acteur avec Richard E. Grant, le publicitaire torturé de **How to Get Ahead in Advertising**. Le réalisateur Bruce Robinson matérialise la mauvaise conscience de son héros par un bouton à visage et parole humains. La lutte entre les deux esprits, celui, soudainement libre et pur, de l'ex-publicitaire et celui conquérant et vindicatif, de l'intrus corporel, tournera à l'avantage de l'autre, celui auquel on ne s'attend pas (c'est comme si je l'avais pas dit). L'humour anglais fait mouche et le final glorifie cyniquement ce que le film accuse tout le long. Surprenant.


Le tombeau new look du vampire branché
EMBRASSE MOI VAMPIRE

Il faut une tête de turc à chaque festival. Avoriaz a choisi cette année **Appel d'Urgence** de Steve De Jarnatt. Sur fond d'apocalypse (et sur fond seulement), **Appel d'Urgence** décrit une virée nocturne, étouffée dans le temps, ponctuées de rencontres marginales, promise à ne pas connaître de suite. Steve De Jarnatt, en plein état de grâce, balade sa caméra sur une partition de Tangerine Dream. Le film coule de source et oublie d'être con.
Brain Dead de Adam Simon a déconcerté. Un chirurgien est amené à plonger dans le cerveau paranoïaque d'un de ses patients. Telle une gangrène, les visions horribles d'un monde devenu hostile rongent à leur tour ses neurones. Un scénario plus complexe qu'il n'en a l'air, servi par une mise en scène respectant les temps morts et les points forts, donne naissance à l'obsédante bizarrerie de certaines images qui n'ont pas fini d'empoisonner la vie du cinéphile.

Les lasers baisaient les alentours d'Avoriaz, une soucoupe volante survole la station avant de s'exploser en bas d'une piste, une mongolfière s'élève dans les airs pendant que la musique de **Body Double** s'en va ricocher sur les parois rocheuses, un bouquet final illumine le ciel, lâchant ses innombrables gerbes de fleurs traçantes. A Avoriaz, on prend les "au revoir" très au sérieux. Merci du cadeau.

Vincent GLIGNEBERT

GUNMEN

Enfin, il arrive. Tout auréolé d'une réputation de violence et de romantisme fougueux, *GunMen* distance les meilleurs films de gangsters yankees. Sans chichi, sans arrière pensée, sinon celle de faire un vrai spectacle de sang et de larmes.

A Hong-kong, **GunMen** ne bénéficie pas de la bénédiction de son producteur Tsui Hark, cinéaste génial et producteur inspiré (**Histoires de Fantômes Chinois**). Pour une bonne raison, bonne dans son optique : la personnalité très forte de son metteur en scène, Kirk Wong. Tsui Hark voit **GunMen** dans une direction. Kirk Wong l'oriente dans une autre. D'où d'inévitables engueulades, des conflits qui se règleront finalement sur la table de montage. Kirk Wong monte son film, Tsui Hark lorgne par dessus son épaule et retouche ce qui a déjà été fait. Une vraie galère, tout à fait prévisible lorsqu'on connaît les deux hommes. Et pourtant, la petite guéguerre n'aboutit pas à un produit bâtard, mal ficelé, à la vision duquel on imagine bien les manœuvres de l'un et de l'autre. Non, **GunMen** est tout simplement un grand film, la réponse des gens de Hong-kong aux **Incorruptibles** de Brian de Palma.

LES COMPAGNONS DU FLINGUE

Ils sont quatre amis à combattre pendant la guerre civile de 1935. La guerre finit en beauté et les quatre hommes se séparent. L'un, Ding, devient flic à Shangai et les autres traînent leurs savates dans une ville voisine. Inévitablement, ils se retrouvent. Dans des circonstances pour le moins particulières : Ding est copieusement tabassé par ses anciens amis qui ne voient en lui qu'un flic à corriger. La dérouillée passée, l'amitié renaît comme au premier jour. Reste que Ding connaît les pires problèmes avec son supérieur hiérarchique, un officier dur à cheval sur le règlement et excessivement autoritaire. Son autorité sera d'ailleurs mise à rude épreuve par les trois nouvelles recrues pour qui le mot discipline ne veut pas dire grand chose. Parallèlement aux démêlés entre le quatuor turbulent et le chef grincheux, l'affrontement entre flics et trafiquants de drogue prend des proportions inédites. Les gunfights se transforment en batailles rangées. Ding perd ainsi son supérieur immédiat, un ami. Et le tueur est Haye, un homme avec qui il était déjà rentré en conflit. Sur le front, à quelques heures de la fin de la Guerre Civile. Haye ne recule jamais devant un assassinat de policier et, avec la bénédiction du Consul de France, son commerce illicite devient florissant. Tout resterait encore bien ordonné si les flics ne causaient pas la mort du père de Haye. Fou de douleur, celui-ci réclame vengeance, jure d'abattre un maximum de flic et aussi la femme de Ding. La guerre est déclarée. Violente et passionnelle, dérisoire et apocalyptique.

UN OPERA DE LA VIOLENCE

Les gens de Hong-kong connaissent mieux la violence que quiconque. Hong kong est une cité violente, bouffée par la corruption, servant de refuge à des trafiquants de tout poils et aux capitaux les plus douteux qui soient. Inutile d'enquêter pour réunir des preuves accablantes, ça se sent dans la rue, ça hume le crime. D'ailleurs dans la ville tout le monde sait parfaitement que untel s'enrichit en vendant de la coke. Ce sont des secrets de Polichinelle. Et à quelques kilomètres de là, derrière une frontière très bien gardée, la Chine Populaire et son armée prête à massacrer ses opposants. On aurait les nerfs à fleur de peau, la trouille au ventre pour moins. Et puis Hong-kong grouille de toutes les incitations possibles à la brutalité : la police (dirigée par les britanniques) mate vigoureusement les boat peoples parqués sur des îlots, des vigiles armés de



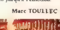
Ces messieurs de la gâchette

grosses carabines montent la garde devant les bijouteries et les banques, car ici les casses sont monnaie courante... Comment, dans un tel contexte, se montrer fleur bleue, tendre et moelleux. Un rien incite à sortir dans la rue pour tout briser. Et pourtant, les Chinois aime les histoires édifiantes genre Harlequin. Tout est dans la façon d'exprimer les sentiments. Et à Hong-kong, la tendresse se traduit par la violence, par l'excès, l'emphase, les envolées lyriques. La tendresse se traduit comme la violence. Ce sont les deux faces d'une seule pièce. Dans **GunMen**, le policier Ding aime sa femme, tente de tirer une prostituée de son gourbi. Duel cornélien, regards lourds de sens, douleurs internes extériorisées au maximum... Et la pilule passe magistralement, sans arracher les amygdales, sans titiller les zygomatiques. Pour une raison toute simple : Kirk Wong croit dur comme fer à ses personnages, à la profondeur de leurs sentiments. Honnêteté extrémiste oblige, il n'en rit jamais, n'ironise jamais. Du vrai premier degré. Normal qu'on fleure bon le parfum des romances des années 40 et 50. Kirk Wong aime **Un Homme et une Femme, 20 ans après** de Lelouch , c'est réellement son film préféré. On peut ricaner à loisir, émettre des doutes sur son bon goût, mais ce choix est logique. **Un Homme et une Femme, 20 ans après** fonctionne à la même énergie. Une énergie candide, primitive, ingénue mais vraie. N'allez pas croire cependant que **GunMen** croule sous les Chabadabadas..., **GunMen** est avant tout un formidable film d'action ultra-classique, touchant de près aux thèmes les plus essentiels. Du John Ford quoi.

UN HOMME COOL

Eternellement accompagné d'un téléphone sans fil qui ne manque pas de sonner aux moments les plus inattendus, Kirk Wong personnifie la modestie. Dites-lui qu'il est l'auteur d'un grand film et il vous répondra que son **GunMen** est le fruit de conflits douloureux, de compromissions et de beaucoup de hasard. Il n'a pas de message à diffuser via les images, sinon une histoire à raconter sans tortiller du prose. Kirk Wong répond à l'admiration par des sourires, des sourires un tantinet interrogateurs comme si lui, metteur en scène de grand talent était victime d'une farce à laquelle il se laisserait prendre par politesse. Bref, Kirk Wong déstabilise : pose sans dire mot plus de questions qu'il n'en reçoit. Notre homme serait-il une espèce d'innocent, d'ignace de la caméra, capable de génie et ne s'en préoccupant guère ? Plus que probable.
Passé maître dans l'art de mettre en scène la violence, Kirk Wong sait surtout la rendre sentimentale. Dans **GunMen**, les personnages expriment l'amour par les larmes et les dilemmes, et la haine par les armes. Coups de feu tirés à bout pourtant, hécatombes invraisemblables, chevauchée sanglante au ralenti, comparse continuant à se battre tandis que les flammes le consument tout vif.
La retenue n'existe plus quant il s'agit de tuer. Une fois de plus, la réalité rejoint la fiction. Le caractère chinois ignore nos sens des mesures. Un mort, dix mort, cent morts. Qu'importe, l'important c'est l'intention, ce qu'il y a derrière les pétoires chauffées à blanc. L'excès de **Gunmen** et de son camarade de chambrée **The Killer**, renvoient directement au massacre de Pékin, celui des étudiants cassés par les chars. Evidemment, tout modeste qu'il est, Kirk Wong n'a pas cherché à démonter les mécanismes de la répression, du moins consciemment. Inconsciemment oui. Au-delà de la lecture entre les lignes, **GunMen** demeure un étourdissant spectacle cinématographique, un spectacle touffu et tout simplement beau, passionnant, émouvant. Violent jusqu'à l'émotion.

Marc TOULLEC





Dans le feu de l'action

Hong-kong 1986. Réal.. Kirk Wong. Scén.. Law Kam-Fai et Lip Wan-Fung. Dir Phot. Ardy Lam. Mus. Danny Chung. Mont. David Wu. Prod. Tsui Hark; Film Workshop, Golden Princess. Int. Tony Leung, Waise Lee, Elizabeth Lee, David Wu, Adam Cheng. Dur.: 1H 35. Dist.. Capital Cinéma. Sortie prévue le 28 mars 90.

THE VINEYARD

[illegible] d'origine [illegible] à [illegible] les [illegible],
prenez un producteur ancien cascadeur chez Stallone,
[illegible] tous les archétypes de la série B avec les meilleures intentions distractives,
vous obtenez enfin une chose pas croyable, où [illegible]
[illegible] une jeunesse en buvant du pinard sanguin[illegible]

[illegible] Hong est un type vraiment [illegible] [illegible], [illegible] à Hong Kong, il [illegible] un [illegible] dont le visage évoque [illegible] quelque chose. Le chirurgien [illegible] de **Blade Runner**, le génie malfaisant des **Aventures de Jack Burton**, l'ennemi juré de Chuck Norris dans **Portés Disparus**, [illegible] dans **La Veuve Noire**... [illegible], versatile, passant [illegible] [illegible] avec [illegible]. *Le pinard des* [illegible] [illegible] *des* [illegible] [illegible] Hong, [illegible] chinois, [illegible] et très [illegible], [illegible], notre homme fréquente assidûment [illegible] castings de séries TV comme *Hawaï Police d'État*, *Deux Flics à Miami* et [illegible]. Parallèlement, il apparaît dans des [illegible] publicitaires pour American Express et la compagnie du Téléphone. Toujours [illegible], James Hong produit et réalise en 19[illegible] **The Girl Next Door**, un drame très psycho. En 1989, il décide de se montrer [illegible] moins respectable : il [illegible], [illegible] et interprète **The Vineyard**, un [illegible] [illegible] de [illegible], que seuls les Américains savent torcher...

[illegible]S SANG[illegible]

Le Dr. Po n'est pas tout à fait un praticien comme les autres. Officiellement, il se [illegible] [illegible] d'[illegible]. La nuit, il se métamorphose en [illegible]. Il a ses raisons, plutôt bonnes à vrai dire : [illegible] des [illegible], jeunes et belles de préférence... Po, torturé par des cauchemars lui rappelant son passé, recherche en effet le secret de la jeunesse éternelle. A demi-immortel, il subit néanmoins les assauts du temps. Sa carcasse ne serait qu'un squelette [illegible] [illegible] par [illegible] une potion [illegible] sang de femmes, de vin provenant [illegible] vingt [illegible] de corps [illegible], poussière de jade...

Le [illegible] de Po pour [illegible] victimes est simple : organiser des castings bidons en vue d'un film. [illegible] il charge un [illegible] chemise. Il [illegible] une [illegible] de beautés plantureuses et [illegible]. Ce sont Jeremy, journaliste, [illegible] blonde... Et un mec, [illegible] d'arts martiaux. Sept [illegible] terres de la vigne sanglante.

Au départ, Po est un hôte classique [illegible]. Il invite le groupe à [illegible] répand en politesses. Mais la [illegible] prend rapidement le dessus. [illegible] agressée par une horreur de [illegible] [illegible], Brad, victime d'une [illegible] d'acupuncture particulière, se retrouve avec des aiguilles lui perçant [illegible] travers le [illegible]...





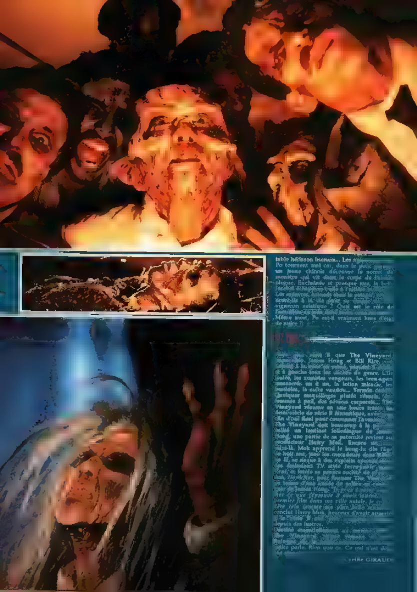


table hérisson humain... Les [illegible] Po tournent mal car, dans le [illegible] un jeune chinois découvre le secret [illegible] monstre qui vit dans le corps du [illegible] ologue. Enchaînée et presque nue, la belle [illegible] Les [illegible] dans le [illegible] à la vie pour se [illegible] vigneron asiatique ? Quel est le rôle de [illegible] Même mort, Po est-il vraiment hors d'état de nuire ?

[illegible] B que The Vineyard [illegible] James Hong et Bill Rice [illegible] et à gauche tous les clichés du genre. L'île isolée, les zombies vengeurs, les teen-agers massacrés un à un, la lotion miracle, les [illegible], le culte vaudou... Terrain [illegible] Quelques maquillages plutôt réussis, [illegible] femmes à poil, des sévices corporels... The Vineyard résume en une heure trente un demi-siècle de série B fantastique, avec [illegible] clin d'oeil final pour couronner l'aventure. The Vineyard doit beaucoup à la [illegible] un instinct folledingue de James Hong, une partie de sa paternité revient au producteur Harry Mok. Encore [illegible] celui-là, Mok apprend le kung-fu dès l'âge de trois ans, joue les cascadeurs dans [illegible] se [illegible] à des exploits [illegible] des émissions TV style *Incredible* [illegible] et lance sa propre société de [illegible] *NorthStar*, pour financer The Vineyard [illegible] *premier film dans ma ville natale, je* [illegible] *être cela comme une* [illegible] conclut Harry Mok, heureux d'avoir [illegible] depuis des lustres. [illegible] The Vineyard [illegible] parle. Rien que ça. Ce qui n'est [illegible]

Cyrille GIRAUD

Le Chat Noir

Ne cherchez pas là une nouvelle adaptation de la nouvelle d'Edgar Poe. De chat noir, il n'y en a qu'une silhouette furtive, passant au petit bonheur la chance pendant certains dialogues des personnages. Contraint à trafiquer son film, Luigi Cozzi célèbre plutôt les fastes colorés et cruels de *Six Femmes pour l'Assassin* ou de *Suspiria*...

Questionnez Luigi Cozzi à propos de **The Black Cat** et vous n'obtiendrez pas forcément les réponses que vous attendez. L'affiche du film annonce clairement *"Edgar Allan Poe's The Black Cat"*. Et pourtant le scénario n'entretient que très peu de rapports avec la nouvelle de l'écrivain américain. L'un des rares éléments communs se limite à la présence fortuite d'un chat venant de temps en temps jeter un coup d'oeil sur les protagonistes. Une arnaque ? Sans doute, et même une belle arnaque. Cozzi tourne son film sans jamais penser à Edgar Poe. Pendant ce temps, son producteur, *World Picture*, en vend les droits mondiaux à la compagnie *21st Century* de Menahem Golan. Et Golan, par contrat, doit livrer une adaptation du fameux récit d'Edgar Poe. Il l'avait bien prévue sur son catalogue, en lui adjoignant la signature du britannique Allan Birkinshaw. Evidemment, Golan et son comparse Harry Alan Towers ont déjà vendu **The Black Cat**. Des délais de livraison extrêmement courts et un contrat à honorer les obligent à transformer le **Out of the Depths** réalisé par Cozzi en *"The Black Cat"*. Cozzi proteste mollement mais ne peut rien faire. Si *21st Century* avait pré-vendu *"Blanche Neige et les 7 Nains"*, **Out of the Depths** se nommerait maintenant **Blanche Neige et les 7 Nains** ! Le plus comique dans l'histoire tient au fait que Luigi Cozzi était encore, quelques semaines avant le tournage, premier assistant sur le segment "The Black Cat" de son ami Dario Argento, pour **Two Evil Eyes**. Un vrai, celui-là !

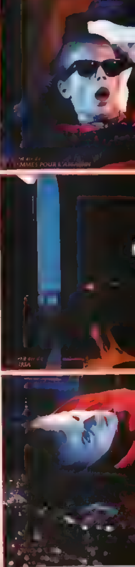
LA SAGA DU FAUX

Ann (Florence Guérin) se trouve seule dans un atelier de couture. Elle appelle. Pas de réponse. Le silence absolu. Soudain, une hache se plante dans une porte, à quelques centimètres de sa tête. Hurlements. Un mystérieux agresseur sort de l'ombre, prend l'arme blanche et s'apprête à achever sa victime. "Coupez" gueule le metteur en scène sur le plateau. Du cinéma, rien que de la fiction. Le réalisateur, mari de l'héroïne, se montre satisfait du résultat. Les époux rejoignent rapidement leur fastueuse demeure tout en causant d'un nouveau scénario, sensationnel paraît-il. Ce script s'inspire d'un livre de Baudelaire, *"Soupirs des profondeurs"* et plus particulièrement de l'histoire de Levana, "la troisième mère", une entité qui, les ténèbres venant, sort de l'ombre pour montrer aux humains ce qu'ils n'ont jamais vu, l'innommable... Tout ceci alimente la conversation autour d'un dîner.
En pleine nuit, Ann ne résiste pas à la tentation de parcourir la version définitive du scénario, dans le bureau de son mari. Elle s'identifie aussitôt au personnage, à un point tel que Levana et les forces occultes de la "Mère des Soupirs" se réveillent. La dizaine d'occupants de la maison seront dès lors la proie de visions cauchemardesques. Impossible de différencier la réalité du rêve. Les cadavres s'accumulent, tous atrocement mutilés. Mais est-ce encore une illusion ? Et Sara (Caroline Munro) ne serait-elle pas l'incarnation même de la Mère des Soupirs ?

UN HOMMAGE AUX DEUX MAITRES

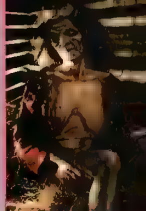
Ancien critique de cinéma, Luigi Cozzi est un authentique amoureux de fantastique. Pour Argento, il a écrit **Quatre Mouches de Velours Gris**, largement inspiré d'un roman de Fredric Brown, joué les assistants sur **Phenomena** et **Two Evil Eyes**, et réalisé neuf épisodes de la série *Giallo* destinée à la télévision. Délivré de l'influence de son maître et ami, Cozzi touche à la science-fiction post-*Guerre des Etoiles* (**Star Crash**), au péplum revu et corrigé (**Hercule, et sa séquelle**), ou à l'horreur pure et dure (**Contamination** et **Paganini Horror**). Un artisan pas très éclectique ni très prolifique mais très italien en fin de compte.
Dans **The Black Cat** ou **Out of the Depths**, Cozzi envisage d'emblée de rendre un hommage vibrant aux deux cinéastes majeurs du fantastique italien : Mario Bava et Dario Argento. Du premier, il cite explicitement **Six Femmes pour l'Assassin** en reprenant la silhouette du tueur masqué, avec un bas lui recouvrant le visage et un chapeau sur la tête. Couleurs vives et marquées, les verts et rouges sont incandescents, Cozzi plonge son audience dans les univers baroques, très "spectacle Son et Lumière", comme **Suspiria** et **Inferno** d'Argento. **The Black Cat** est aussi, en résumé, le melting pot des meilleurs moments de quelques inusables classiques. La présence dans le rôle d'un réalisateur du cinéaste Michele Soavi (**Bloody Bird, The Church**) renforce encore les tendances très "clin d'oeil" du film.
Pas érotique pour un sou (la présence de Florence Guérin, star du "porno-soft" en Italie, est trompeuse), assez gore (Luigi Cozzi le compare à **Contamination**, qui était tout de même assez gratiné), **The Black Cat** justifie finalement son titre par les passages hasardeux d'un chat noir. Comme ça, simplement, pendant que les personnages s'entretiennent, lors d'un contre-champ inopinément rajouté au montage. Et aussi pour terminer l'histoire sur une note à la Edgar Poe. Cozzi choisit de tourner lui-même ces inserts. En cas de refus de coopérer, Menahem Golan aurait dépêché un autre metteur en scène à la réalisation de ces brefs passages. Alors ? Escroquerie ou pas, détournement relevant d'un tribunal, **The Black Cat/Out of the Depths**, le temps de quelques séquences, rappelle les splendeurs passées d'un genre. Il est parfois si bon de se rafraîchir la mémoire.

Cyrille GIRAUD




Un petit air de
TENEBRES
Un petit air de

LE MASQUE DU DÉMON 2



Lamberto Bava, lucide et réaliste en diable, n'a pas résisté à la tentation de refaire *Le Masque du Démon* de son père Mario. En plus sexy, et plus gore... On entend déjà les hurlements des puristes pour ce sacrilège. Doit-on toucher aux chefs-d'oeuvre, that is the question ?

Réalisateur : Lamberto BAVA

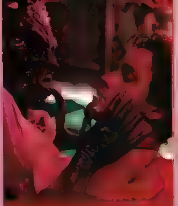
Impact : ***La première question à laquelle on ne peut échapper est celle-ci : votre nouveau film est-il oui ou non le remake du Masque du Démon, tourné par votre père il y a trente ans déjà ?***

Lamberto Bava : Oui, et même le titre en est identique. Le film de mon père s'inspirait de la nouvelle de Gogol "Vij", bien que complètement modifiée. Dans le scénario d'Ennio DeConcini et d'après mes propres souvenirs, il ne restait plus que le nom du protagoniste principal... Pour mon film personnel, j'ai gardé aussi le même point de départ. Mais avec les années écoulées j'ai pu disposer d'effets spéciaux qui ont rendu possibles certaines scènes impensables auparavant, ce qui en définitive m'a permis de moins m'éloigner de la nouvelle.
On se souvient également que l'autre film parlait d'une sorcière du XVIème siècle, qui finissait sur un bûcher après qu'on lui eût appliqué le "masque du démon" (un masque avec des pointes, qu'un coup de masse devait lui enfoncer dans le visage). Le bûcher pourtant était éteint par la pluie et la sorcière était ensevelie (et non pas brûlée) à une croix sur la poitrine. Deux siècles plus tard, la sorcière réapparaissait. L'un des aspects les plus intéressants était le dualisme existant entre ce personnage et celui d'une jeune fille vivant 200 ans plus tard. D'ailleurs tous deux étaient interprétés par Barbara Steele, qui devint avec ce film la Reine de l'Horreur en Italie. Pour mon remake, je lui ai même proposé de reprendre son rôle de la sorcière, mais elle est devenue aujourd'hui une importante productrice, et n'apprécie plus beaucoup le cinéma qui l'a rendue célèbre.

I. C'est amusant, ça, d'autant qu'elle a dû épouser depuis un gars qui s'appelle Poe

L.B. Oui, c'est très drôle. De toute façon, l'orientation de mon film néglige le per

sonnage de la sorcière elle-même pour se baser sur une histoire contemporaine, se déroulant principalement dans la neige. J'ai tourné directement dans les Alpes (mis à part les intérieurs en studio), ce qui a été assez exténuant. L'histoire est celle d'un groupe de jeunes qui skient ensemble et vont tomber dans une crevasse. Ils trouveront là le cadavre congelé de la sorcière qui n'a toujours pas été brûlée (ce qu'on découvrira dans un flash-back), mais cette fois parce qu'il s'était mis à neiger pendant son supplice. A la différence du film de 1960, "ma" sorcière n'agit pas directement : son cadavre reste figé, mais son aura maléfique se propage et contaminera tous les jeunes confinés dans ce lieu. Nous nous retrouvons dans une sorte de huis clos, comme je les aime : tout se passera dans une crypte, que les personnages vont découvrir sous la montagne, dans la crevasse. Dans ces cas-là, quelques rares survivants réussissent toujours à s'en sortir, mais y en aura-t-il ici ?..





L. Nous le découvrirons nous-mêmes. Le fait de tourner un film d'horreur au milieu de la neige est tout de même un choix relativement original ?

L.B. C'est, en fait, d'une difficulté exceptionnelle. Rien que pour recréer la neige artificielle, j'ai failli devenir fou. Que ce soit pour la crevasse ou la crypte, tout a été reconstitué en studio, et avec de la vraie glace. Pour le sol, passe encore, certaines substances blanches suffisaient, mais la glace vue en gros plan devait absolument être réelle : avec des serpentins de réfrigérateur et en plein mois d'août, on a obtenu des murs faits de vrais blocs de glace. Par contre, pour les scènes de ski tournées sur neige réelle, j'ai dû employer un expert suisse, Zucker, qui a déjà participé à pas mal de *James Bond*.





L. Outre les montagnes, qu'avez-vous également tourné en extérieurs ?

L.B. J'ai dû chercher un lieu bien adapté parmi un très grand nombre de villages de montagne, tous aussi riants les uns que les autres, avec leurs géraniums aux fenêtres ! Finalement, j'en ai découvert un, au fin fond du Tessin en Suisse; un village juste habité en hiver, sombre et inquiétant, murs de pierre aux arêtes vives et toits uniformément recouverts d'ardoise, sans une seule antenne TV... J'y ai rencontré une petite vieille, qui m'a assuré qu'un film allemand y avait déjà été tourné en 1931 avec pour sujet... les sorcières, évidemment, et d'ailleurs elle m'a affirmé qu'il y en avait eu ici, des sorcières !

L.. Les prises de vues ont duré longtemps ?

L.B. Neuf semaines. Et je crois bien qu'il s'agit du film le plus long que j'aie jamais réalisé. Et ceci avec uniquement des acteurs jeunes, comme Deborah Caprioglio (la toute nouvelle Madame Klaus Kinski), ou Eva Grimaldi, qui joue le rôle de la sorcière; il y a aussi Michele The Church Soavi. Les FX sont du Sergio Stivaletti grand cru, à la manière de ce qu'il avait réalisé dans Démons.

L. Pensez-vous que le film se rapproche plus du "gore" ou d'un fantastique disons plus classique ?

L.B. Ni l'un, ni l'autre. Disons que le sang ne déborde pas trop de la pellicule.. A mon avis, c'est d'abord un "conte de sorcière" un peu comme il y a des contes de fée. On y trouve bien sûr des effets spéciaux extrêmement importants, et sans vouloir encenser notre travail, je dirais qu'ils peuvent se comparer à ce qui s'est fait de meilleur dans le genre. On peut considérer que les scènes de possession sont relatées sur un mode très "réaliste".

L. Pour le scénario, vous avez aussi fait appel à un ancien de l'équipe de votre père

L.B. C'est exact. Aux côtés de Giorgio Stegani, on retrouve Massimo DeRita, qui avait été directeur de production sur **Le Masque du Démon**.

L. Le budget a dû être largement supérieur à celui du film original de votre père ?

L.B.. Pas de beaucoup, finalement. Mais c'est vrai qu'on est loin du "petit" budget de Démons, par exemple.

L.: Comment réussit-on encore à produire de tels films d'horreur en Italie, alors que le genre ne connaît pas le succès escompté : à part Démons et Opera, aucun n'a vraiment fait recette, jusqu'ici.

L.B. Attention, il ne faut pas oublier qu'un titre comme The Church s'est classé septième film italien de la saison. Bien sûr, les recettes peuvent apparaître minimes par rapport au coût mais, cela, c'est l'éternel problème. Pourtant les films fantastiques ou d'action, pour peu qu'on accepte de les tourner en anglais et avec une certaine qualité, peuvent aussi rapporter de l'argent et se vendre à l'étranger, y compris en vidéocassettes. Le fait est que la compétition porte plutôt sur des films avec "états d'âme" alors qu'une seule production comme Abyss par exemple nous laisse à des années-lumière, que ce soit par ses effets spéciaux ou par son budget colossal...
C'est à partir de Démons que je considère avoir pu disposer d'un vrai budget, alors qu'avant, je peux bien l'avouer maintenant, je tournais trop souvent à la va-vite et, qui plus est, sans un sou. D'ailleurs, un gars comme Stivaletti s'est lui-même révélé aussi à partir de ce moment-là...

Propos recueillis par **Alberto FARINA**
(Traduction : **Nick D'AURIA**)





Voir des chiffres se blottir contre des titres connus devient de plus en plus insupportable... sur le principe. Mais quand il s'agit de *RoboCop II*, on s'écrase, plein d'espérance. Murphy reprend du service, se bat contre son double et roule autant des mécaniques.



Le fluc gris métalisé de **RoboCop** nous avait salués il y a deux ans d'un *"My name is Murphy"* phrase-clé qui ponctuait une des plus belles quêtes d'identité d'un cinéma d'action trop souvent avare en métaphores de toutes sortes. Le héros mécanique du film de Paul Verhoeven se noyait dans sa mémoire, se heurtait à sa programmation, se libérait partiellement de sa carapace pour retrouver un visage humain. Quasiment un film d'apprentissage. Aujourd'hui, la séquelle est dans la boîte. Quelques images destroy aperçues à Avoriaz suffiront à nous faire attendre quelques mois la sortie du film.

RoboCop II pourrait s'intituler ***RoboCop contre RoboCop***, à l'image de **Godzilla Vs. Mecha-Godzilla** ou (plus connu) de **Superman III**, où le Kryptonien luttait mentalement puis physiquement contre son dégénéré de double. La ville de Detroit souffre toujours autant de la pollution. Les gratte-ciel semblent transpercer la couche d'ozone. La police s'offre une nouvelle grève générale. Et la télé, reflet décadent d'un monde qui ne l'est pas moins, vante les mérites d'un robot "Betty toujours prête", pour imposer le safe-sex à la population. La firme OCP essaie d'étendre sa domination sur la ville entière, en se passant discrètement des procédures légales. RoboCop-Murphy (Peter Weller) et sa co-équipière Lewis (Nancy Allen, de plus en plus bouffie) sont en pleine guerre contre un dénommé Cain et sa bande d'allumés. Alors qu'OCP travaille sur le projet "RoboCop 2" Murphy à l'agonie suite à un traquenard, échoue dans les locaux de la firme. Le Dr Faxx (Belinda Bauer), sur les ordres du Vieil Homme (Dan O'Herlihy) reprogramme RoboCop en le rendant incapable de lutter contre le crime. Ainsi Cain pourra continuer en toute liberté à agir en douce pour le compte d'OCP. Heureusement Murphy ne tarde pas à retrouver ses directives (Servir la confiance du peuple, Protéger les innocents, Appliquer la loi) et se bat à nouveau avec acharnement contre Cain. Et les rôles s'inversent. Cain est gravement blessé mais son cerveau tient le coup. Le Dr Faxx le prélève sur le corps de Cain et trouve ainsi la dernière pièce de son projet "RoboCop 2 Monstre". Un combat titanesque se prépare qui opposera RoboCop-Murphy à RoboCop 2-Monstre. Le poids des flingues, le choc des métaux.

Aux commandes de cette suite on ne peut plus prometteuse, Irvin Kershner dont **L'Empire Contre-Attaque** avait même surpris les quelques déçus de **La Guerre des Etoiles**. Kershner retrouve ici un de ceux qui ont contribué à la réussite du film, Phil Tippet. L'incroyable séquence des Walkers de **L'Empire...**, c'est lui. L'affrontement entre le crétin ED 209 et RoboCop dans le film de Verhoeven, c'est lui aussi. La collaboration entre les deux hommes a de grandes chances de donner des moments explosifs, d'autant plus qu'ED 209 pointe son nez pour un private-joke. On peut d'ores et déjà miser gros sur la perfection technique de **RoboCop II**, et sur le soin apporté aux séquences d'action. Reste la dimension humaine de l'original, sa violence ancrée dans la réalité, une réalité future que nous avons pourtant l'impression de vivre actuellement. Reste dans le côté visionnaire et critique étroitement lié au film de Verhoeven, et certainement indispensable au personnage de RoboCop-Murphy. Des super-héros naissent pour pourrir plus tard dans les mains de tâcherons confondant souffle épique et racolage commercial (voir **Superman IV**). D'autres s'étaient mort-nés sur les écrans (**Batman**). **RoboCop** a marqué le cinéma, notre cinéma, des années 80. On saura bientôt si le mythe a décidé de grandir ou de s'éteindre.

Vincent GUIGNEBERT

ROBOT CHIC ROBOT CHOC



Comment limiter les risques de crash dans la réalisation d'une séquelle ? Producteur de *RoboCop I* et *II*, Jon Davison va employer les grands moyens. Un réalisateur à qui les suites réussissent merveilleusement bien, un bataillon de techniciens d'élite, et un scénariste de bandes dessinées...

*"Je n'ai jamais pensé être impliqué dans une séquelle de **RoboCop**. J'espérais même ne pas tourner ce genre de film. C'est la dernière chose que je souhaiterais faire"* Ces propos pour le moins tranchants sont ceux de Jon Davison, producteur comblé du premier **RoboCop**. Et du deuxième. A l'époque un an avant la sortie du film pendant l'été 87, Davison ne présageait nullement le retentissant succès de son rejeton. 50 millions de dollars de recette, rien qu'en Amérique du Nord ! Ajoutez à cela une bande dessinée dans le plus pur style *Marvel*, un dessin animé foireux dans le plus pur style *Hanna & Barbera* et qui, par son manque de violence, fait regretter tous les cartoons de l'animation nippone. Complètement branque, **RoboCop** se place illico parmi les mythes de la science-fiction moderne. Une légende est née, une légende faite de violence, d'anarchie et de compromis pour, tout de même, ne pas choquer la bonne conscience yankee...

UNE AUTRE VIOLENCE

Ne comptez pas trop sur Irving Kershner pour donner dans les débordements sanglants, les corps en fusion et les projectiles perforant les bidoches. On sait que **RoboCop** échappa de peu, au prix de quelques coupes, au classement X. **RoboCop 2** se veut d'emblée plus soft, carrément moins gore. *"Irving Kershner ne va pas aussi loin dans la violence que Paul Verhoeven. Kershner est du genre à dire : il y a trop de sang là-dedans, épongez-moi ces flaques. Paul quant à lui hurlait : je veux voir toutes ces tripes tomber de la caméra !"* Irving Kershner, Paul Verhoeven : deux tempéraments très différents. Le deuxième est un "auteur" profondément européen, toujours très cru quant au sexe, à la destruction physique. Verhoeven ne mâche jamais ses images et malaxe dans un fouillis miracle dont il a le secret tous les styles, de la parodie au drame le plus sombre. Kershner, de son côté, représente ce qu'Hollywood possède de mieux dans le domaine du cinéaste de commande, qui n'a aucun message à délivrer aucune pensée profonde à diffuser. Né en 1923, éduqué à la télévision, Kershner connaît bien le problème des suites: **RoboCop 2** est son quatrième essai dans ce domaine. En 1976, il réalise le western écologique **La Revanche d'un Homme Cheval**, suite d'**Un Homme Nommé Cheval** (Kershner fait au moins aussi bien que son prédécesseur). Quatre ans plus tard, Kershner tourne **L'Empire Contre-Attaque**, de loin le meilleur segment de la trilogie **La Guerre des Etoiles**. En 1983, le cinéaste dirige un James Bond dissident qui marque les adieux ironiques de Sean Connery au rôle, **Jamais, plus Jamais**. Trois séquelles, trois grandes réussites. Le choix d'Irving Kershner pour diriger le gros flingue de Peter Weller est celui du bon sens. La production aurait très bien pu choisir un Daniel Petrie, un Guy Hamilton, un Charles Jarrott et, du coup, démolir toute une mythologie. Il est tout à fait évident que le personnage du flic de métal sortira intact, pour ne pas dire grandi, de cette deuxième aventure.

D'ailleurs, les premières images prouvent une fois de plus l'efficacité de Kershner. Des malfrats armés de gigantesques pistolets font feu sur une voiture. Des centaines d'impacts défoncent le véhicule littéralement transformé en passoire. La voiture est soulevée du sol par une déflagration, retombe dans des gerbes de flammes. Et là, l'instant attendu : Murphy/RoboCop sort de l'amas de ferraille, un peu rouillé mais toujours vigoureux. Les bandits vident leurs chargeurs. Murphy sort son tromblon. Envoyez la musique wagnérienne de Basil Poledouris. En moins d'une minute, Irving Kershner met le fana le plus exigeant de **RoboCop** et de Paul Verhoeven dans sa poche, en confiance.











UN VRAI BATMAN

Il est évident qu'Irving Kershner ne fut pas le premier metteur en scène prévu à la réalisation de **RoboCop**. A quelques semaines du tournage, le réalisateur prévu, Tim Hunter (auteur d'un western, **River's Edge** gros succès aux States et mystérieusement demeuré inédit chez nous), est renvoyé. Toujours ces fameuses "divergences artistiques" avec la production... En revanche, pas de conflit concernant le principal scénariste, Frank Miller.

Miller, tous les amateurs de bandes dessinées connaissent ce nom, souvent le garant d'histoires adultes et pleines de bon sens. Frank Miller revigore ainsi le mythe de Batman dans l'album *"Batman the Dark Knights Returns"*, grande entreprise de restauration incisif, conscient de la portée psychologique de ses personnages, des individus souvent psychotiques et jamais bien nets. Miller n'a donc aucune difficulte à se ranger très près de l'esprit anarcho-cynico-destructeur de Paul Verhoeven. Surtout que le co-scénariste du film a pour nom Walon Green, un vieux de la vieille qui avait rédigé en 1967 **La Horde Sauvage**, western crépusculaire et ultra caustique de Sam Peckinpah.

Irving Kershner, Frank Miller et Walon Green : le générique de **RoboCop** paraît idéal. Du sur mesure. Plus surprenante est la présence de Chris Walas, maquilleur connu et déjà réalisateur de talent (**La Mouche 2**) qui, ici, suppléera Irving Kershner dans les séquences d'action. **RoboCop 2** marque également le retour de Rob Bottin, concepteur de l'armure de Peter Weller qui dut remplacer Stephen Dupuis, un fidèle de Chris Walas curieusement qui était initialement prévu aux effets spéciaux de maquillage.



Jon Davison ne mégote sur rien. Véritable auteur de **RoboCop** et surtout grand rassembleur des talents qui doivent assurer la réussite du film, il ne risque pas de répéter les quelques mots qui nient toute intention de séquelle à **RoboCop**. Posez-lui la question "RoboCop 3 ?" et il vous répondra probablement par un large sourire. Si les suites ne collent vraiment pas à des oeuvres "uniques" comme **Cocoon**, **RoboCop**, de son côté, peut nourrir tous les concepts de thrillers futuristes. Et bien sûr toutes les formes de plagiats. Les Chinois de Hong-kong ont magouillé un incroyable **Robot Vampire** dont l'affiche reprend exactement le style de **RoboCop**, pendant que les amerloques proposent sur le même terrain un certain **R.O.T.O.R.**, qui n'est qu'un motard balèze et casqué; et que les ritals présentent ce jouissif **RoboWar** de notre bien-aimé Bruno Mattéi, dans lequel le flic métallique se métamorphose en "Predator". Cela ne vaut pas l'original, mais quand même... Et tant qu'on y est, notons qu'il existe aussi au rayon pompage **Robot-C.H.I.C.** et son espionne bionique, la série qui en est déjà à son troisième volume, **Future Force** avec David Carradine et son bras d'acier, **Robot Ninja** et son dessinateur de B.D. paré d'une armure à plumeau, plus l'autre chinois **RoboForce**, qui n'entretient pourtant aucun rapport avec le film de Paul Verhoeven !

Marc TOULLEC



POLARS

DESTROY

Jamais vos magnétoscopes n'auront connu de tels assauts de violence. Des cascades démentes, des intrigues toutes carrées, des acteurs qui sont aussi des athlètes, des rythmes haletants... Le cinéma made in Hong-kong débarque en vidéo. Dans votre salon, pour réduire le mobilier en miettes !

Jusqu'à présent, les thrillers made in Hong-kong sortaient dans un joyeux désordre. Quelques-uns sur *Canal Plus* après des exploitations vidéo assez confidentielles. Mais les locations fonctionnent amplement sans atteindre toutefois les chiffres assez mirifiques du marché espagnol (7.000 cassettes en moyenne, pour un polar chinois). En vidéo, Jackie Chan est une denrée viable (y compris ses plus mauvais titres), Bruce Lee assure toujours des rentrées de fonds importantes chez *René Chateau*, **Magnificent Warriors**, **Le Sens du Devoir II** sous l'estampille *GCR* ont connu un accueil chaleureux en vidéo-club, et **Histoires de Fantômes Chinois**, chez *Delta*, a dépassé toutes les espérances de son éditeur... Le marché en salles n'existant que pour des produits très haut de gamme (**Gunmen**, **The Killer**...), les films plus modestes, mais cependant du niveau des meilleures séries B américaines, sont condamnés à la vidéo. Un format qui leur correspond bien. Deux éditeurs (*Kara & Souda Films*) lancent, dès le mois de mars, 6 films made in Hong-kong dans quelque 2.000 vidéo-clubs. Et ce ne sont pas les plus mauvais...

FURY est interprété par deux stars du cinéma de Hong-kong, Michael Wong (le méchant dans **L'Héritier de la Violence** avec Brandon Lee) et Waise Lee (un des "*GunMen*"). Fury porte bien son titre. Trois frères de sang se trouvent impliqués dans un trafic de faux dollars. L'un croupit en taule, l'autre passe pour mort et le troisième se compromet avec la Mafia. D'où, amitiés rompues et tout et tout. Sylvester Wang, comme tout bon réalisateur de Hong-kong, privilégie l'action et soumet ses personnages à des duels cornéliens. Amitié trahie et rachat sont les deux moteurs de Fury.

L'HOTESSE DE LA VIOLENCE (*The Heist*) envoie deux charmantes employées d'une compagnie aérienne au casse-pipe. Betty et Carrie détournent des diamants qu'elles étaient chargées de convoyer pour le compte de la Mafia. Mais le parrain local délègue deux tueurs à leur perte. Carrie succombe et Betty se retrouve à l'hosto, sous la protection de la police. N'empêche que les tueurs reviennent à la charge et liquident quelques flics dans les couloirs de l'hôpital. Une fois de plus, ça chardle un maximum. Frankie Chan (scénariste, producteur, réalisateur et interprète principal) connaît parfaitement les ressorts du genre. Autour de quelques morceaux de bravoure (l'irruption des tueurs dans l'hôpital, et l'explosion finale des hors-bord), il livre des combats à mains nues d'un niveau tout à fait courant dans la production de Hong-kong, mais très nettement au-dessus de la mêlée des productions américaines.



FURY



L'HOTESSE DE LA VIOLENCE

ROBOFORCE est le plus connu du lot. Applaudi au dernier Festival du film fantastique de Paris (malgré des bobines diffusées dans le désordre) et récompensé du Prix des effets spéciaux, **Roboforce** n'a rien à voir avec **RoboCop**. Inspiré du **Metropolis de Fritz Lang**, foncièrement bande dessinée dans son rythme et ses cadrages, le film présente deux androïdes. L'un, un tas de ferraille belliqueux, détruit tout sur son passage et sert à extirper les coffres des banques. l'autre, à l'image d'une superbe femme, se rallie à la cause de deux exclus : un flic et un truand. Des effets spéciaux bricolés mais superbes, des joutes d'arts martiaux aériennes, un rythme effréné et une imagination débordante... **Roboforce** ne laisse jamais aucun répit à son auditoire. Oui, les mecs de Hong-kong savent aussi faire ça.


ROBOFORCE

LE SENS DU DEVOIR III (*In the Line of Duty 3*) atteint une rare méchanceté dans les combats. Les vilains, un couple de terroristes japonais appartenant à l'Armée Rouge. Dès les premières minutes, ils rafient des bijoux et déciment des rangées de flics. C'est le Waterloo du casse le ilerézina des diams. Et l'argent du magot doit servir à acheter des armes à Hong-kong. Evidemment, les terroristes se hourtent à la police locale, épaulée par un flic nippon dont le collègue a été abattu par les amants.
Yuen Wo Ping n'y va pas par quatre chemins, et plonge tête baissée dans les extravagances. Un hélicoptère miniature chargé d'explosifs traque le chef de la police jusque dans sa chambre d'hôpital, recouvert de bandelettes; un terroriste lutte encore et sa copine périt dans un four industriel plein de grenades... Prônant la démesure et l'ultra violence, **Le Sens du Devoir III** révèle une comédienne-athlète de grand talent : Cynthia Khan, succédant à Michelle Khan dans la série. Plus souple encore que Jackie Chan, très belle, Cynthia Khan est rarement doublée. Et cela se voit.

LE SENS DU DEVOIR III


LA RANCON DES TRAITRES (*Tiger Cage*) prouve encore les capacités de Yuen Wo Ping, réalisateur du **Sens du Devoir II & III**. Le cinéaste ne mollit pas. Un flic se fait abattre peu avant sa démission, et sa femme, flic elle aussi, ne tardera pas à le suivre du haut de son balcon. Un collègue turbulent découvre le pot aux roses; son supérieur est compromis dans un trafic de drogue de grande ampleur. Les flics se tabassent entre eux, les flics tabassent les malfrats et les malfrats les liquident sans sourciller. Pas de quartier. Fidèle à ses habitudes, Yuen Wo Ping construit l'acteur autour de quelques combats d'une grande violence. Ce qui surprend le plus dans **La Rançon des Crapules**, c'est le caractère haineux des bastons. On frappe pour faire mal, avant de tuer. Et le sadisme l'emporte souvent. En comparaison, les protagonistes des polars américains sont des enfants de choeur. Le final, un sommet au rayon plaies et bosses (et vertèbres en bouillie, aussi), laisse un arrière-goût indélébile. A Hongkong, on ne meurt jamais rapidement. C'est du *Die Hard*, vraiment hard.


LA RANCON DES CRAPULES

POUR LA PEAU D'UNE FEMME (*Vengeance is Mine*) serait plutôt une version féminine d'**Un Justicier dans la Ville**, une variation hargneuse, presque la bave aux lèvres. Amy est violée, torturée par 4 malfrats. Le procès qui s'ensuit ne donne rien et les agresseurs remettent ça. Et là, ils vont jusqu'au meurtre. Pas de demie mesure pour Chi Li, réalisateur et scénariste du film. Les violeurs sont des monstres dégénérés qui lacèrent le visage de leur victime, et qui menacent de la passer à la scie circulaire... Le metteur en scène va, bien sûr, très loin dans la violence et traite les femmes comme des punching-balls. Et elles dégustent ces dames. Traînées par les cheveux, cognées, violentées... Les ligues féministes devraient frissonner. C'est vrai que **Pour la Peau d'une Femme** n'est pas un film vraiment net, mais sa complaisance assure aussi son efficacité.

Marc TOULLEC

POUR LA PEAU D'UNE FEMME




DARK ANGEL

Dolph Lundgren contre les dealers de l'espace. Du tout bon, pour un thriller mené tambour battant par le réalisateur d'*Action Jackson*, Craig Baxley. Des explosions, des gros canons et des disques trancheurs de gorges parsèment une histoire rêvée sans doute par un Noriega repenti.

Le nouveau Dolph Lundgren pointe du nez, et ce n'est pas Punisher II. Le grand Dolph abandonne la panoplie cuir crade et humide du justicier mystique, pour le jean et le blouson impeccable d'un flic qui ne s'est jamais adressé à Dieu du fin fond d'une cave... Un rôle classique, costaud et pas risqué, de policier incorruptible comme le cinéma américain les affectionne depuis une décennie. A comédien baraqué, réalisateur de poids : Craig Baxley orchestre cascades et explosions. C'est lui qui avait déjà dynamité le plateau de Predator sous la férule de John McTiernan et, en tant que metteur en scène à part entière, vidé quelques chargeurs sur Carl Weathers dans Action Jackson. Question action, Baxley connaît la douce mélodie des pétoires et des crissements de pneus sur le bitume. Efficace, il l'est à partir du moment où son producteur lui livre un script propice aux cascades. Celui de Dark Angel devait dépasser toutes ses espérances; le film mêle **Hidden, Futur Immédiat, Terreur Extraterrestre et Elmer le Remue-Méninges**, au traditionnel parcours des flics par deux. Ajoutez à ceci un message anti trafic de drogue, dicté par la Maison Blanche. Ici, les dealers ne proviennent pas de Panama ou de Bogota, mais carrément d'une autre planète...

LES DEALERS DE L'ESPACE

Rien ne va plus pour Jack Caine (Dolph Lundgren), un flic *a priori* irréprochable. Il [illegible]

Qui devient impossible de rencontrer sa petite amie. Le moindre rendez-vous galant est aussitôt gâché par des obligations professionnelles. Le malheur s'accentue encore pour Caine lorsque le FBI lui flanque un nouveau co-équipier, Lawrence Smith. Un type impeccablement habillé, ne jurant pas, inscrivant tous ses faits et gestes dans un journal personnel, un type manifestant des goûts pour le moins onéreux. Caine va le haïr immédiatement, et Smith le lui rend bien en le considérant comme le prototype même d'une forme de vie inférieure. La mission qui attend les deux hommes s'avère particulièrement ardue. D'abord, élucider l'échec de la précédente opération menée par Caine contre les trafiquants, un flop dû à l'apparition d'un inconnu armé jusqu'aux dents et exterminant ses adversaires à l'aide d'un disque métallique qui tranchait net... les gorges. Les flics retrouvent l'objet et demandent aussitôt une expertise. La "soucoupe" est une arme redoutable, une merveille de technologie programmée pour tuer. Une arme venue d'une autre planète.
Pendant ce temps, dans le désert, se pose une navette spatiale d'où émerge un colosse albinos, Azeck. Sa tâche : éliminer Talec, celui-là même qui faillit zigouiller Caine d'un revers de disque. Et les deux flics se retrouvent au beau milieu d'une guerre entre les deux extraterrestres. Azeck le gentil, contre Talec le sanguinaire, lequel envoie Caine à l'hôpital. Mais Caine ne tarde pas à reconstituer le puzzle. Pas de doute, Talec et Azeck sont bien des aliens. Azeck est le flic, Talec le bandit à la recherche d'une drogue révolutionnaire sur notre planète, l'endorphine, secrétée par une glande sous l'influence d'une injection d'héroïne. Voilà pourquoi Talec gave ses victimes de dope et, ensuite, leur extirpe du corps la précieuse came. Le dealer d'outre-espace souhaiterait bien transformer l'espèce humaine en un cheptel, source potentielle de l'endorphine... L'enquête prend une mauvaise tournure quand l'albinos déchaîné fait appel à des complices aliens pour mettre hors d'état de nuire Caine, Smith et Azeck... Et les canons sont devenus désormais de très gros calibres.

POLAR DESTROY

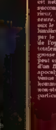
On connaissait le goût de Craig Baxley pour les carnages, les explosions, les corps qui chutent au ralenti sur fond de gerbes de flammes, les objets rebondissant sous l'impact des balles; Dark Angel lui donne la possibilité de s'éclater. Et dès les premières images, le cinéaste frappe fort. Un type ordinaire conduit une Mercedes sur l'autoroute. Bruit sourd, un cratère s'est creusé en plein milieu de la chaussée, et il en sort un molosse à la crinière blanche... Très soucieux d'honorer sa réputation de casseur, Baxley tient également à la crédibilité d'une histoire somme toute rocambolesque, presque ubuesque. *"C'est la clé même de la réussite d'un projet comme celui-ci"*, dit-il. Craig Baxley sait parfaitement que l'action pure ne suffit pas, que les personnages doivent être "humains", vulnérables. Le Jack Caine incarné par Dolph Lundgren connaît de gros problèmes avec ses supérieurs, essuie quelques colères de la part de sa copine Diane Pelone (dans la Police elle aussi), et laisse fuir en Amérique du Sud le malfrat Victor Manning... Une personnalité inhabituelle, pour un comédien coutumier des personnages taillés dans le marbre.
Mais, bien plus que les comédiens, c'est l'artillerie lourde des aliens qui semble fasciner Craig Baxley, en bon armurier qu'il est. Tous les flingues extraterrestres ont un look différent. Mais ce sont encore les soucoupes tranchantes qui volèrent la vedette aux divers tromblons. Sortant d'une espèce d'armature que les aliens portent le long de l'avant-bras, les soucoupes, telles les sphères furieuses de Phantasm, perforent les gorges au terme de jolis mouvements aériens. Un très bel exercice à l'écran, et un cauchemar sur le plateau. En eux-mêmes, les aliens arborent des maquillages assez rudimentaires : des cheveux blancs, tirés en arrière, et des yeux tout aussi blancs. Mais leur mort est nettement plus spectaculaire. Quand ils succombent, leurs corps brûlent de l'intérieur, un peu à la manière des *Envahisseurs*. C'est ainsi que l'on voit l'un d'entre eux le visage fissuré, laissant échapper une lumière vive, dont l'intensité est contrôlée par le maquilleur Tony Gardner. Summum de l'opération : le corps se dématérialise totalement, pour se transformer en une grosse boule de feu. Et cette boule de feu peut encore causer de nombreux dégâts lors d'un final que les producteurs promettent apocalyptique, une explosion gigantesque venue de 20 sources différentes ! Huit bons-hommes travaillèrent pendant 12 heures non-stop à la préparation de ce "climax" particulièrement chaud.

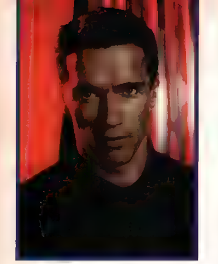
Cyrille GIRAUD



Un look simple pour les aliens, mais diablement efficace.







TOTAL

Pas tout à fait terminé, *Total Recall* est dès à présent l'événement de la rentrée 90. Plus qu'un simple film de science-fiction, *Total Recall* plonge dans les méandres de la mémoire. Des mémoires largement épaulées par des micro-processeurs générant des

Le secret autour de **Total Recall** est bien gardé. A tel point que la bande annonce ne montre aucune image du film. Seulement des images de synthèse, un espèce d'hologramme dérivant du côté de **2001, L'Odyssée de l'Espace** et de **Zardoz**. Un buste, celui d'Arnold Schwarzenegger pivote sur lui-même. Sombre, impérial. Une voix grave annonce la couleur. **Total Recall** traite d'une réalité pas très stable, d'une mémoire pas très fiable. Le buste d'Arnold se met en orbite autour d'une planète rouge (Mars) dont le sol défile à grande vitesse. Une pyramide s'y forme. La voix, encore plus grave, laisse présager le Mystère de la Création. Cut. Apparaît le logo **Total Recall**. Sobre. Rien n'est révélé. **Total Recall** promet beaucoup. Sans se répandre en promesses.

FUTUR IMMEDIAT

2075. La terre a survécu à une troisième guerre mondiale. Doug Quaid est un type normal, un ouvrier du bâtiment habitué à manipuler le marteau-piqueur. Sa femme est belle, son ménage heureux. Mais Doug Quaid rêve. Pas de rêves sataniques, mais des rêves d'une autre forme de vie sur la planète Mars. Troublé par ces visions, il s'inscrit à la Rekall Corporation. Une drôle de boîte, quelque chose comme les Nouvelles Frontières de la pensée. Cependant, Rekall Corporation ne marchande pas de billets pour l'espace, de charter vers aucun. Rekall Corp. implante dans le cerveau de ses clients des puces qui agissent directement sur la perception de la réalité. Ce micro-processeur fabrique des rêves et les fait passer pour des faits s'étant déjà déroulés. C'est ainsi que des passés se fondent, que des mémoires se garnissent de souvenirs. Mais Quaid est un client à part. L'implantation de la puce libère une seconde mémoire. Imaginez une disquette oubliée dans un coin d'ordinateur et soudain réactivée. Quaid est désormais convaincu qu'il a été un autre homme sur une autre planète. Sur Mars. Ces révélations amènent avec elles de mystérieux individus surveillant les faits et gestes de Quaid. Et ces hommes tentent de le supprimer. Lorsque son propre hologramme lui apparaît, Quaid gravit une étape supplémentaire. *"Sois prêt pour la grande révélation. Tu n'es pas celui que tu crois être. Tu es moi"* lui annonce l'hologramme. Quaid sait désormais que la clé se trouve sur Mars, colonie terrienne où un gouverneur sans scrupule essaie d'asservir par tous les moyens les masses laborieuses. Quaid y débarque pour découvrir qu'une mémoire peut en cacher une autre.

UN PROJET AMBITIEUX

Dix ans. Le scénario de **Total Recall** traine depuis dix ans dans les tiroirs de divers producteurs. Quand les duettistes Dan O'Bannon et Ronald Shusett (à qui l'on doit les scripts de **Lifeforce** -bof- et surtout d'**Alien**) le rédigent, c'est d'abord pour le compte du tycoon



RECALL



souvenirs bidons.
Mais l'important est d'y croire très fort.
Jusqu'au moment où
le rêve falsifié devient
aussi réel que le réel...
Arnold, l'autrichien,
et Paul Verhoeven, le hollandais,
orchestrent ces grandes manoeuvres...

Dino de Laurentiis. Le producteur italien baigne alors dans les méga-films de science-fiction (**Flash Gordon** et **Dune**, deux flops gigantesques) et compte ajouter **Total Recall** à un palmarès douteux. Dès 1984, David Cronenberg amorce les préparatifs de la production, et Richard Dreyfuss doit incarner Doug Quaid. L'affaire tourne court. Cronenberg (qui avait déjà planté De Laurentiis sur un **Dune** potentiel) ne voit pas tout à fait le même film que son producteur. Trois ans plus tard, Dino de Laurentiis confie **Total Recall** à un



cinéaste, Bruce Beresford, australien plutôt doué quand il ne s'embourbe pas dans des commandes hollywoodiennes (genre **Le Roi David** et **Son Alibi**). Patrick Swayze, qui n'est pas encore la star de **Dirty Dancing**, hérite du rôle de Doug Quaid. Confiant, Dino de Laurentiis lance même le tournage en Australie. Entre-temps, il dépose le bilan. Egalement miné par des problèmes de sécurité et syndicaux, le **Total Recall** de Bruce Beresford s'arrête malgré des dépenses qu'on chiffre déjà à quelques millions de dollars. Sans le sou, Dino de Laurentiis cède les droits du manuscrit de Philip K. Dick à *Carolco* sur les conseils d'Arnold Schwarzenegger. Arnold qui vient de triompher dans **Double Détente**, production *Carolco* justement. Deal conclu. Malgré l'échec américain de **Rambo III**, *Carolco* demeure l'une des premières compagnies indépendantes du pays. Et il faut avoir les reins solides pour absorber le budget final de **Total Recall**. L'addition se monte à quelque soixante millions de dollars. Un budget parfaitement justifié, loin des sommes ridiculement élevées investies dans un titre comme **L'Histoire sans Fin II**. 100 millions de dollars que brasse George Miller (pas le bon, l'autre).

Ambitieux mais pas gonflé de démesure inutile. **Total Recall** demande des plateaux immenses, une infrastructure qui a déjà soutenu le tournage d'une super-production. comme **Dune**. les studios de Churubusco situés près de Mexico sont libres. Huit plateaux immenses, 45 décors, à peu près six mois de tournage... **Total Recall** ne lésine à aucun moment sur les moyens. Tout est mis en oeuvre pour rendre Venusville, la cité martienne, aussi crédible et réaliste que possible. **Total Recall** ne sera pas **La Guerre des Etoiles**. Pas de pupitres clignotants et de loupiotes vertes et rouges, de comédiens tapotant au hasard sur des consoles en contreplaqué.

DE LA SCIENCE-FICTION REELLE

Paul Verhoeven s'est directement inspiré de documents spéculatifs de la NASA pour élaborer son Mars à lui. Il serait si facile de sombrer dans le n'importe quoi, dans le toc. A l'instar de **Blade Runner**, **Total Recall** bâtit un univers qui se tient. Venusville, par exemple, ressemble aux faubourgs de Los Angeles, ou plus près, à notre Pigalle national. Une faune bigarrée (des prolos aux militaires en passant par des mutants) fréquente des rues étroites où se succèdent les "commerces" les plus inattendus dont un cabinet de chirurgie esthétique minute. S'y trouvent également des sex-shops, des hôtels borgnes, des bordels dans lesquels les clients peuvent se taper des mutants. Des enseignes publicitaires, des tuyauteries épaisses et mal entretenues. Un monde criant de vérité. Nettement plus science-fiction est celui du réacteur nucléaire de la ville, lequel





sera mis à rude épreuve lors d'une séquence où il tourne sur lui-même, comme une gigantesque sphère. Du grand spectacle. Les immenses verrières qui couvrent la cité martienne connaissent elles aussi un triste sort. L'explosion pure et simple. Et tout l'oxygène contenu dans cette "serre humaine" est aspiré vers l'extérieur, vers le vide. Les hommes, happés par le souffle, s'aggrippent désespérément à tout et n'importe quoi. Arnold Schwarzenegger y compris. Arnold curieusement changé. Toujours baraqué certes, mais le visage émacié.

TOUT CHANGE...

"Il n'y a que les imbéciles qui ne changent pas" dit le proverbe. Et Arnold Schwarzenegger change. **Total Recall** est autant son film que celui de Paul Verhoeven. C'est Arnold qui pousse les pontes de *Carolco* à acheter les droits du bouquin de Philip K. Dick, c'est toujours lui qui, impressionné par **RoboCop**, impose Paul Verhoeven sur **Total Recall**. Un metteur en scène hollandais et un acteur autrichien sur le plus gros budget d'Hollywood. Puissant, au sens propre et figuré, Arnold toucherait le pactole. Pas moins de huit briques US. Et encore un important pourcentage sur les recettes. Il surpervise intégralement le projet, la distribution, y compris les petits rôles. Même la campagne de lancement est placée sous son contrôle. Arnold fait tout. Même l'acteur.
S'il lui arrive encore de montrer à quel point ses bras sont gros, Arnold ne passe pas son temps, dans **Total Recall**, à jeter sa chemise aux orties pour exposer une musculature impressionnante. Son personnage, Doug Quaid, est un type assez quelconque en fin de compte. Un type ordinaire à qui il arrive des choses extraordinaires. Un personnage dans la logique d'un Hitchcock en quelque sorte. Après avoir pris le risque du rire dans **Jumeaux** (mais pour lui, il s'agit davantage d'une expérience que d'un film digne de ce nom), Arnold prend ici le risque d'être totalement humain. Éprouvé, ne le voit-on pas se blottir dans les bras de sa blonde épouse ? Non, Doug Quaid n'est ni militaire, ni flic. Simplement ouvrier, prolo dont la mémoire renferme son double, Hauser, un bonhomme pas vraiment recommandable. Une nouvelle variation sur le bon vieux



Paul Verhoeven arrive toujours à se faire entendre.

voir Paul Verhoeven et Arnold Schwarzenegger
au même générique, c'est beau, très beau, mais cela ne suffit pas
Les autres comptent aussi. Parlons beaucoup
A commencer par le chef opérateur, Jost Vacano,
collaborateur précieux de Paul Verhoeven sur **RoboCop**
et champion du travelling vertigineux
dans les coursives du **Bateau**
Jost Vacano, hollandais comme Verhoeven, est l'inventeur
d'une caméra mobile particulièrement performante:
elle a fait ses preuves dans **RoboCop**
et devrait aller encore plus loin dans **Total Recall**
Ron Cobb se charge de la conception générale
de l'environnement futuriste. La filmographie de ce dessinateur
de bandes dessinées est beaucoup plus qu'éloquente
La Guerre des Etoiles, Conan le Barbare, E.T., et surtout Alien.
William Sandell, encore un ancien de **RoboCop**, se consacre plus
particulièrement à l'élaboration des décors.
Question effets spéciaux,
la présence du maquilleur Rob Bottin était inévitable.
Couturier de la robe d'acier du **RoboCop**,
Bottin n'a pas vraiment la vedette dans **Total Recall**.
Il s'occupe , parmi tant d'autres,
des robots bizarrés chauffeurs de taxi.
Les effets spéciaux visuels sont l'œuvre
de la compagnie *DreamQuest Images*,
grande rivale d'ILM. Glorieux palmarès
Freddy 3 et 4 Blade Runner Gremlins
et tout dernièrement **Abyss**.
Bref, un générique en or massif, incrusté de diamants.

thème de Dr. Jekyll & Mr Hyde. Physiquement aussi, Arnold Schwarzenegger a changé. La musculature plus harmonieuse, plus "humaine" et beaucoup moins héroïc-fantasy, il possède les traits émaciés impeccablement tracés d'un Clint Eastwood. Le même regard d'acier, la même pointe d'ironie au coin de l'oeil. Ne cherchez pas dans **Total Recall** la bête de guerre de **Terminator**, le professionnel de la guérilla de **Predator**... Vous avez simplement un citoyen confronté à sa propre existence. A une de ces foutues vies antérieures, à la schyzophrénie, sujet de prédilection de Philip K. Dick, inspirateur numéro 1 de **Total Recall**.

DU COTE DE CHEZ DICK

Les premières versions du scénario de **Total Recall** ne correspondent pas vraiment à celle mise en scène par Paul Verhoeven. Il y avait beaucoup d'humour et une certaine volonté de parodier les films noirs des années 40. Les cinéastes se succèdent et l'histoire



subit inévitablement des changements importants. L'ironie et la dérision cèdent la place à des tonalités plus dures, plus sombres, plus pessimistes. Paul Verhoeven cite volontiers Hitchcock, **La Maison du Dr. Edwards et Sueurs Froides**. Des cas de schizophrénie célèbres. Qui est qui, sommes-nous ce que nous pensons être ? C'est évidemment du Hitchcock. Mais surtout du Philip K. Dick, cet écrivain de génie qui a largement goûté à tous les alcools, à toutes les drogues. Dick était lui-même schizo, intraitable quand on touchait à ses livres. Il rejette la première version du script de **Blade Runner**, refuse d'écrire une novellisation du film et meurt avant d'avoir pu assister à sa première. Toute l'intrigue de **Total Recall** dérape, se remet constamment en cause. Impossible de repérer exactement ce qui est réel ou ce qui ne l'est pas. La stabilité n'est pas vraiment le point fort du scénario. Ni celui de la population martienne traitée sans ménagement par un gouverneur-dictateur qui emploie la méthode forte pour mater ses sujets. Dans le rôle, Ronny Cox, joliment vêtu, les cheveux tirés en arrière. Sa bouille de bourreau SS dit quelque chose , Ronny Cox était le vilain en complet veston de **RoboCop**. Son personnage, Coohagen, ressemble aux gouverneurs que la perfide Albion déléguait dans ses colonies voici deux siècles, des esclavagistes qui enrichissaient la mère patrie sur le dos des colons. L'histoire est un éternel recommencement . la même histoire se produit dans **Total Recall**
Normal qu'une révolution pointe son nez. La population cosmopolite de Mars demande la sécession. La Terre ne l'entend pas de cette oreille. Et voici ce brave Doug Quaid plongé dans un complot gigantesque. Il y rencontre une conspiratrice, aussi brune que sa femme est blonde, laquelle habitait déjà ses rêves préfabriqués.
Défi technique permanent, boulot monstre et dépassement de budget et de soi, Paul Verhoeven, fidèle à lui-même et à ses préoccupations, ne cherche pas à cataloguer son film. **Total Recall** sera à la fois un thriller de science-fiction, un film d'action mené tambour battant mais aussi une description de la détresse d'un homme à la recherche de sa propre identité, un film politique sur une guerre d'indépendance, une spéculation sur un avenir pas aussi improbable que cela. Prévu à la distribution le 17 octobre 1990 en France et aux Etats-Unis, **Total Recall** ne peut pas décevoir

EXPRESSO



Wes Craven condamné à tout nous dire



SHOCKER :
Wes Craven Condamne...

"**A**vec Shocker, je voulais créer un personnage enfin sous mon contrôle. Freddy comme vous le savez appartient maintenant à d'autres gens...

"La télé est un élément de culture incroyable, c'est à travers elle que se forge une partie de notre univers. A tout point de vue. Elle est aussi une drogue, stabilisante et déstabilisante. Elle nous mâche le travail et propose une vie simplifiée édulcorée. Elle peut prendre sur le vif. Exemple l'assassinat de Kennedy en direct ou la Convention démocrate de Chicago au cours de laquelle des étudiants ont été matraqués par la Police. A l'inverse, elle s'avère souvent globale et imprécise.

"J'ai un contrat actuellement avec la MGM-*Television*, qui porte sur deux ans. Une émission hebdomadaire, qui touche une audience très large et très jeune. Je reste fantastique, mais moins violent. Les scènes choquantes sont exclues.

"Quand je tourne pour le cinéma, je me permets à peu près tout ce que je veux, mais je ne dispose quand même pas d'une complète liberté. Shocker a été censuré 12 fois ! Quand Horace Pinker coupe le doigt du gardien avec ses dents, le plan d'origine était un peu plus long. De même pour la lèvre qui s'étire. Horace sur la chaise électrique, a été également "raccourci". Raccourcie aussi, la scène où Jonathan voit son amie morte dans la baignoire. Et on a coupé la moitié de la séquence dans laquelle le coach de football se poignarde, etc... Toutes ces coupures n'ont pas été douloureuses. Le film qui sort en vidéo sera bien le même que celui vu en salles : le studio n'est pas assez intéressé pour le remonter différemment...

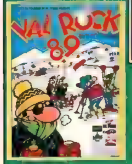
"Techniquement, Shocker fut très difficile à tourner. Il compte plus de 200 plans d'effets optiques. Nous avons utilisé nombre de techniques différentes : *blue screen*, *black screen*, *green screen*, des ordinateurs vidéo... La poursuite dans les programmes TV a été réalisée grâce à un ordinateur. Il y a également des techniques d'animation. Un vrai cauchemar, on a dû mobiliser l'ensemble des compagnies spécialisées de Los Angeles ! Toutes les scènes où Horace intervient en transparence ont été filmées deux fois, la première avec une *motion-camera* (contrôlant donc à la perfection la vitesse de l'image) et la seconde avec la caméra d'un ordinateur, sans aucun acteur sur le plateau. De plus, ça nous permettait de faire passer Horace de l'image vidéo à l'état solide.

"Nous avons soigneusement sélectionné les images d'archives dans lesquelles des manifestants se battent. Il fallait intégrer les acteurs au décor, au moyen du *green screen*, sans aucun décor donc : un ordinateur nous a encore aidés... C'était d'ailleurs la première fois que je me servais de tels ordinateurs pour réaliser un film. Cronenberg s'en était servi, je crois, pour *Faux-Semblants*, dans les plans exigeant la "présence" des deux Jeremy Irons."

Propos recueillis par **Marc TOULLEC**

VAL ROCK

D[illegible]



[illegible] non-stop, imagination à gogo... On congratule [illegible]

[illegible] compétition, personne ne lui aurait résisté...

Grenoblaises, Grenoblois, du 29 mars au 1er avril [illegible] la 2ème [illegible] Européen [illegible] la Bande Dessinée [illegible] les réjouissances [illegible] beaucoup pour les amateurs. On y fêtera le retour de Blake et Mortimer, Flash Gordon, [illegible] (invité mais sous réserves), [illegible] nouvelle bande dessinée allemande, [illegible] précurseur Wilhelm Busch (mort en 1908)...

[illegible] oyez, oyez bonnes gens. Voici venir une société spécialisée dans la production d'images : images cinéma, images TV, [illegible] Elle se nomme tout simplement [illegible] elle se trouve 98 rue Gassendi, 75014 Paris. [illegible] avis aux amateurs...

OPERATION CREPUSCULE

JOANNA CASSIDY SE RACONTE

"J'ai commencé à jouer à l'âge de 27 ans et, à cette époque, je voulais faire rire. Mon rire était communicatif. Je n'ai malheureusement hérité que de rôles dramatiques, parfois très dramatiques. Je ne connais la comédie qu'à travers deux films. Le premier est **Bank Shot** avec George C. Scott, le deuxième est une série TV assez récente intitulée *Buffalo Bill* avec Dabney Coleman. **Where the Heart Is** de John Boorman, était également une comédie. Il contait les déboires d'une famille dont le père, expert en démolition, abandonne méchamment ses enfants. Et ceux-ci vont se venger. Bien sûr il y a aussi **Roger Rabbit**, mais mon rôle, celui de la petite amie de Bob Hopkins, est assez sérieux.

"Concernant **Echec à l'Organisation**, la directrice de casting de la MGM m'a remarquée et m'a priée de rencontrer John Flynn. Je ne savais pas trop où aller. Cependant je devais payer mes factures. J'avais deux enfants à élever. J'aime travailler, j'en ai besoin... J'ai toujours été une actrice physique. Si je n'avais pas été actrice, je crois que je serai devenue cascadeur. Pendant le tournage d'**Underfire**, les Mexicains ne voulaient pas de notre présence. Ils manifestaient dans les rues à quelques mètres du plateau. Ils sont très anti-américains.

"**Blade Runner** a fait parler de moi. J'incarnais un personnage choquant. Le téléphone n'a, par la suite, pas plus sonné qu'avant, mais on se souvenait de moi, de la femme au serpent, de mon tempérament de femme forte. Ce n'est que maintenant que je tourne sans arrêt, un remake de **Duel** où je remplace le conducteur, une comédie de John Boorman, un film de Christopher Cain, un autre qui se déroule en France pour le compte de *Canal Plus*. Même après **Underfire**, j'ai connu un break, un ralentissement que je ne souhaitais pas. Sur **Blade Runner**, je me suis très bien entendue avec Ridley Scott. Gentil n'est pas le terme, mais il est très intense. Il obtient des choses incroyables des gens. On devait tourner une scène très érotique où je danse avec le serpent, mais elle n'a jamais existé. Les producteurs n'avaient plus d'argent, parce que Scott ne concevait rien sans gigantisme. Il désirait une arène dans laquelle je disparaissais sous du sable. La scène aurait demandé deux semaines supplémentaires de tournage. Ce n'était pas un simple strip-tease mais la danse de Salomé... La poursuite exigeait que je tombe, après avoir été atteinte dans le dos. Scott m'a fait recommencer la séquence quinze fois ! Passer à travers la vitre n'a pas été une mince affaire, mais tout avait été soigneusement réglé.

"C'est Gene Hackman qui m'a demandée pour **Opération Crépuscule**. La production avait déjà engagé une autre actrice. J'étais en croisière du côté des Caraïbes quand ils m'ont téléphoné de venir d'urgence à Chicago. J'ai immédiatement accepté. Mais non pour des raisons de politique internationale. Les événements de l'Est n'ont pas influencé mon choix. Inconsciemment peut-être. En tout cas, je suis très heureuse d'avoir tourné un deuxième film à l'aspect réaliste, après **Underfire**"



Ruth Collins

SCREAM QUEENS

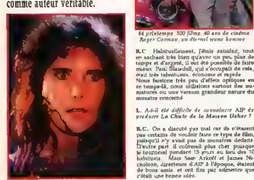
La série Z se porte bien aux Etats-Unis. Et les vedettes de petits films d'horreurs fauchés fleurissent un peu partout. Linnea Quigley avait relancé le culte des Barbara Steele et autres Veronica Carlson dans **Le Retour des Morts-Vivants** en dansant nue sur une tombe. Elle a rapidement fait des émules. Notamment Brinke Stevens et la toute nouvelle (et aussi la plus belle) Ruth Collins. Miracle : Linnea Quigley, Brinke Stevens et Ruth Collins figurent au générique d'un même film, **Scream Queens**, une anthologie de quatre sketches fantastiques. Dans le premier, des gosses en pleine croissance bouffent leur baby-sitter. Dans le deuxième, un maniaque attire dans son antre des jeunes femmes et leur enlève la peau assez peu délicatement... Le metteur en scène de cette chose promise à un public de fans se nomme David DeCoteau, et a déjà derrière lui une carrière bien remplie question Z (**Creepozoïd**, **I Was a Teenage Sex Mutant**, le polar **American Rampage**)... C'est plein de seins nus (mais pas plus), d'effets spéciaux sanglants mais rudimentaires. Heureusement, Ruth Collins fait passer la pilule. Et mine de rien, notre jolie donzelle a roulé ses formes dans une floppée de nanars horrifiques (**Psychos in Love**, **Prime Evil**, **Blood Sisters**...), et également dans quelques cochonneries soft signées Chuck Vincent (**Sexpot**, **New York's Finest**...). Mieux, Ruth Collins se vend très bien à l'étranger. L'infatigable Joe D'Amato l'a déshabillée intégralement dans **Anytime, Anyplace**, décrit comme un croisement entre **Neuf Semaines et Demi** et **Casablanca**. Ruth y incarne une femme qui laisse tomber son mari. Et Joe D'Amato la reprend pour **Eleven Days, Eleven Nights**, remake de **Neuf Semaines et Demi**, dans lequel elle personnifie une riche jeune femme victime d'abus d'alcool, de drogue... et de sexe ! Rien que ça...

ROGER CORMAN

Son nom est désormais une légende du cinéma américain. Directement lié à la production de quelque 300 titres, Roger Corman réussit le prodige de jouer à fond la carte du commercial et de s'imposer comme auteur véritable.

Corman a tout fait, sait tout faire, pille les gros succès du box-office, se risque sur des sujets inédits, éduque des bataillons de cinéastes en herbe, présente Bergman sur les écrans américains, trafique des films à ses convenances...

64 printemps, 300 films, 40 ans de cinéma. Roger Corman, un éternel jeune homme



Une adaptation traditionnelle du MASQUE DE LA MORT ROUGE par le jeune Larry Brand



Un remake du BLOODSPORT avec Jean-Claude Van Damme. BLOODFISH de Terence H. Winkless

Impact : *Vous avez débuté avec quelques westerns, avant de poursuivre avec de la science-fiction. Était-ce le cheminement normal à l'époque ?*

Roger Corman : C'était le bon moment pour la S-F. Il n'y en avait pas énormément à cette époque. Et c'était également un choix personnel, influencé néanmoins par ce que le public semblait attendre, à mon avis. [illegible]alement, il s'agissait d'histoires originales de quelques pages, que je soumettais à un scénariste.

I. *Les effets spéciaux, surtout, étaient assez rudimentaires.*

R.C. Habituellement, j'étais satisfait, tout en sachant très bien qu'avec un peu plus de temps et d'argent, il eut été possible de faire mieux. Paul Blaisdell, qui s'occupait de cela, était très talentueux, économe et rapide. Nous faisions très peu d'effets optiques en ce temps-là, nous utilisions surtout des miniatures ou une version grandeur nature du monstre concerné.

I. *A-t-il été difficile de convaincre AIP de produire La Chute de la Maison Usher ?*

R.C.. On a discuté pas mal car ils n'étaient pas certains de vouloir faire ce type de film, puisqu'il n'y avait pas de monstres dedans. D'autre part, il coûterait plus cher, puisque je tournerai pendant 15 jours au lieu des 10 habituels. Mais Sam Arkoff et James Nicholson, directeurs d'AIP à l'époque, étaient de bons amis, et ont fini par admettre que c'était une bonne idée.

I. *Utilisez-vous des story-boards ?*

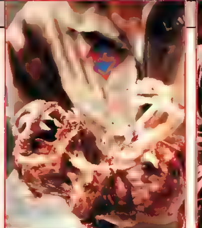
R.C. Je ne faisais pas de story-board aux dessins aussi détaillés qu'aujourd'hui, avec un artiste; mais je préparais de cette façon le mouvement de la caméra et des personnages. Je n'aime pas dépasser, en général, les 2 ou 3 prises...

I. *Y avait-il place pour l'improvisation sur vos tournages ?*

R.C. J'ai toujours travaillé sur la base de scripts précis, mais j'étais et serai toujours ouvert à un peu d'improvisation. C'est un tort de tenter de refaire le scénario sur le plateau; mais c'est aussi mauvais de rester rigide au point de filmer le script ligne par ligne. Moi, je préfère suivre le scénario mais conserver une ouverture pour intégrer les bonnes idées éventuelles.

I. *Comment dirigiez-vous des acteurs aussi prestigieux que Vincent Price, Boris Karloff ou Peter Lorre ?*

R.C. Vincent Price était un acteur brillant, et je lui laissais pas mal de liberté une fois que nous nous étions mis d'accord sur le personnage. Vincent mettait beaucoup d'intelligence dans sa créativité. Dans Le Corbeau par exemple, c'était intéressant de travailler avec Price, Boris Karloff et Peter Lorre, et d'observer leurs différentes techniques. Karloff travaillait dans la tradition du théâtre anglais, et connaissait son texte. Lorre avait une idée "générale" de ce qu'il devait faire, et improvisait énormément, ce qui donnait des choses assez provocantes et merveilleuses mais gênait beaucoup Karloff





Un groupe de scientifiques confronté à un mutant biologique THE TERROR WITHIN du suisse Thierry Notz.

Et Vincent Price, lui, pouvait travailler des deux façons, il préparait d'une part très soigneusement son texte, mais pouvait tout aussi bien se lancer dans une brillante improvisation avec Lorre.

L. *Vous avez utilisé Ray Milland dans L'Enterré Vivant, alors que cela semblait être un autre personnage pour Price ?*

R.C. Vincent Price était sous contrat avec *A.I.P.*, alors que la production de **L'Enterré Vivant** venait d'une autre compagnie, voilà pourquoi nous avons engagé Ray Milland, dont le travail s'est avéré formidable. Et d'autre part, je commençais à penser que nous tournions en rond avec cette série de films tirés d'Edgar Poe, chacun ressemblant de plus en plus au précédent. Avec **Le Corbeau**, nous avons introduit l'humour, et pour les deux derniers, **Le Masque de la Mort Rouge** et **La Tombe de Ligeia**, la compagnie distribuant mes films précédents en Angleterre a offert de les co-produire. Cela m'a donné la possibilité de faire des films d'une plus grande envergure, et pour **Ligeia** une histoire d'amour "en extérieurs", hors des décors artificiels des studios.

L. *Francis F. Coppola a dirigé son premier film **Dementia 13** pour vous, comment cela s'est-il passé ?*

R.C. Nous tournions **The Young Racers**, en Europe, et j'avais une sacrée équipe sur ce film : Coppola comme premier assistant, Menahem Golan en second, et Robert Towne en troisième. Et la star était Mark Damon, qui est devenu ensuite un distributeur indépendant. Nous avions un minibus, un véritable petit studio portatif, et c'est alors que nous avons pensé tourner un second film, sur notre lancée. Mais Francis et Menahem voulaient chacun le faire; Menahem, lui, proposait de le tourner à Tel Aviv, alors j'ai suggéré à Francis qu'il serait plus facile d'expédier le minibus de Liverpool à Dublin, plutôt qu'en Israël. C'est comme ça que **Dementia 13** a été fait.

L. *Vous avez aussi tourné un film de motards, réputé pour avoir connu certains incidents : Les Anges Sauvages.*

R.C. Non, nous n'avons pas eu de problème particulier sur le tournage, car la Police de l'état et celle de Palm Springs avaient résolu de nous suivre en permanence. Par contre, c'est après la sortie du film que le chef des Hell's Angels a annoncé officiellement deux choses : il réclamait 4 millions de dollars de "dommages et intérêts" car j'avais donné de son équipe, disait-il, une image de gang motorisé, alors qu'en réalité ils étaient *"une organisation sociale spécialisée dans le renseignement technique pour motards"*. La seconde chose était qu'il allait me tuer ! Il m'a appelé pour discuter de tout cela, et je lui ai donné illico ce simple conseil gratuit : "La meilleure chose pour vous est de ne pas me tuer, surtout après avoir annoncé partout que vous alliez le faire. S'il devait m'arriver la moindre chose, vous seriez le premier soupçonné". Il a fini par accepter mes arguments, mais a quand même porté plainte; toutefois, au moment du procès, la plupart d'entre eux se trouvaient en prison !
Ce qui, d'ailleurs, ne les a pas empêchés de récidiver récemment : fin octobre dernier, la *Hell's Angels Motocycle Corp*, qui est maintenant une marque déposée (un peu comme le MLF !) a encore intenté une action en justice contre moi, à propos de ma production **Nam Angels** réalisée par Cirio H. Santiago. On y voit des Hell's Angels recrutés par un officier, pour libérer deux soldats retenus prisonniers au-delà des lignes vietnamiennes. Les H.A. reprochent encore au film de donner d'eux une mauvaise image, à l'opposé de ce qu'ils croient être : *"une organisation basée sur la fidélité, la loyauté et la confiance réciproque"* !

L. *Vous revenez aujourd'hui à la mise en scène avec **Frankenstein Unbound**. Pourriez-vous nous en dire plus ?*



Ginger Lynn Allen interprète un rôle de BARBARIAN GODDESSES OF THE AMAZON, une des séquences de HOLLYWOOD BOULEVARD II.

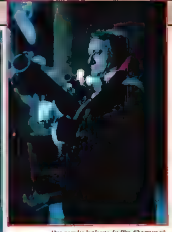
LE ROI DU SYSTEME B

P[illegible] et [illegible] sa première production pendant [illegible] Corman [illegible] postes dans les grandes compagnies [illegible] coursier à la Fox, puis parvient [illegible] "lecteur" du studio. Après un [illegible] à Oxford, il vit à Paris deux ans [illegible] entières la terrasse des "Deux Magots". Il y puise [illegible] futurs... De retour aux Etats-Unis, Roger Corman se [illegible] à la télévision, puis en agent littéraire. Ce dernier job lui permet de caser l'un de ses scénarios, Highway Dragnet, et d'en tirer 2.000 dollars. L'apport de 12.000 dollars supplémentaires (emprunt aux parents, en partie) lui permet de produire un médiocre western en relief, The Fast and the Furious, qui dirige l'acteur John Ireland. Guère satisfait par sa réalisation et par le retard de règlement par le distributeur, Corman décide de grouper ses films par deux, et d'établir lui-même son propre réseau de distribution. C'est ainsi que Cinq Fusils à l'Ouest et Apache Women d'une part, The Phantom from 10.000 Leagues et The Day the World Ended d'autre part, connaissent de jolis succès. Sous la bannière de American International Pictures (dont l'un des big boss est James H. Nicholson, [illegible]), Roger Corman [illegible] ainsi le marché du public [illegible] par les majors. La formule miracle, en somme.

Corman est, en effet, l'homme des [illegible]. Le Monde du Silence du Commandant Cousteau et l'[illegible] d'un petit sous-marin (dont il obtient le prêt gratuit) lui donnent l'idée de The Monster From the Ocean Floor, le premier Spoutnik soviétique entraîne War of the Satellites, le succès d'Easy Rider engendre Les Anges Sauvages, la vogue des péplums italiens du début des années 60 génère Atlas (tourné avec un budget mesquin, dans les terrains vagues d'Athènes).

Bien plus tard, Corman profite du [illegible] des Dents de la Mer pour lancer Les Monstres de la Mer et Piranhas de Joe Dante. A peine James Cameron a-t-il terminé Abyss [illegible] un scénario que le réalisateur d'Alien [illegible] Corman. La Guerre des Etoiles et Alien donnent un second souffle à la science-fiction et voilà que Corman [illegible] par Les Mercenaires de l'Espace et La Galaxie de la Terreur...

Jamais pris de court, le producteur [illegible] de [illegible] des films [illegible] bénéficient de [illegible] The Magic Voyage of Sinbad, [illegible] Francis Ford Coppola [illegible] L'Odile des Tempêtes (en [illegible] pour les besoins de Battle Beyond the Sun. Idem pour Curtis Harrington, qui construit son Queen of Blood autour des [illegible] d'une nouvelle production [illegible]. Une décennie plus tard, Corman [illegible] à la Submersion du Japon, et [illegible] le film de deux [illegible]... Chaque production Corman est une aventure. [illegible] deux jours de la première Petite Boutique des Horreurs [illegible] légendaire) ne reste pas uniquement [illegible]. D'une [illegible] en [illegible] d'Adèle H), [illegible] (Cris et Chuchotements), Kurosawa (Dersou Ouzala)... [illegible] sur le planning de Corman avec des produits [illegible] que La Course à la Mort de l'An 2000, [illegible] femmes [illegible] infirmières [illegible] Dante, à Jonathan Demme [illegible] remake [illegible] reprend [illegible] Net of [illegible] suite à [illegible] The Baron Rouge [illegible] 1970, Corman lève le [illegible] à peine sortis de l'université, Corman rêve à des [illegible] d'après le bouquin [illegible] les [illegible] du fameux [illegible] (The Intruder traite du racisme dans le sud des Etats-Unis, et The Trip touche au L.S.D.). Corman [illegible] (la série Edgar Poe [illegible] le Masque de la Mort Rouge et La Tombe de Ligeia). [illegible] sa carrière [illegible] autour de [illegible] International Pictures [illegible] sa propre compagnie New [illegible] Corman [illegible] reprend aujourd'hui la réalisation avec Frankenstein Unbound. Après 20 ans d'une absence très bien remplie.



Une parodie loufoque du film d'horreur où Robert Vaughn joue le vampire Baron TRANSYLVANIA TWIST de Jim Wynorski





Entre Chuck Norris et Charles Bronson le héros de HEROES STAND ALONE de Mark Griffiths, une aventure se déroulant en Amérique Centrale

R.C. C'est un projet que je traînais depuis des années. Wes Craven avait même participé à la rédaction, à un moment. Je ne le fais pas pour ma compagnie, le budget sera inférieur à dix millions de dollars, pour huit à dix semaines de tournage. L'histoire est tirée du livre de Brian W. Aldiss *Frankenstein délivré*, et raconte l'aventure d'un homme politique du 21ème siècle qui est transféré à travers une brèche temporelle dans la Suisse du 19ème siècle. Là, il rencontre dans une auberge le docteur Frankenstein, qui vient de débuter ses travaux.

L. *Et l'idée de refaire une version de* **Not of This Earth** *l'an passé, était de vous ?*

R.C. Non, c'était celle de Jim Wynorski, un jeune réalisateur qui a déjà travaillé pour moi; et il avait également suggéré celle du **Masque de la Mort Rouge**, que nous venons de terminer. Je n'avais aucun souhait de refaire mes propres films d'après Edgar Poe: pour moi ils existent déjà et c'est tout. Mais d'autres personnes se sont aussi mises à en refaire, et j'avais une idée alternative pour **Le Masque**... depuis longtemps. Mais il me fallait un nouveau réalisateur, pour cette nouvelle idée. Déjà dans ma version, l'histoire ne conservait l'esprit de Poe que dans le final, qui était le véritable "*Masque de la mort rouge*". La nouvelle version est une histoire entièrement inédite, mais qui conduit à un final semblable.

L. *D'autres remakes pour bientôt ?*

R.C. Pourquoi pas, mais je suis occupé à faire tellement de films. J'en ai produit 22 l'an passé, et 20 l'année précédente. Cette année, nous serons la compagnie hollywoodienne à avoir produit le plus de films !

L. *Quelle est votre opinion sur les suites ?*

R.C. Je n'avais jamais fait de suites auparavant; si j'avais un succès avec un type de films, j'en refaisais aussitôt un... du même genre. Par exemple, quand **La Chute de la Maison Usher** a bien marché, je n'aurai jamais eu l'idée de faire "*La Chute... 2ème Partie*", alors j'ai continué avec **La Chambre des Tortures**. Le concept des suites est assez récent, et je n'y ai jamais cru vraiment; mais je fais tellement de films et on ne peut pas tout le temps avoir des idées originales...

L. *Pourquoi votre compagnie s'appelle-t-elle* Concorde *?*

R.C. Ah, c'est une longue histoire. Après la vente de *New World*, j'ai créé *Millenium*. Ce n'était pas du goût de ma standardiste, qui venait souvent me voir pour se plaindre: "Roger, on ne peut pas conserver ce nom, à chaque fois que je réponds à un appel, je dis "*Good Morning, ici Millenium*", alors on me demande toujours ce que ça veut dire, ou bien comment ça s'épelle..." D'où le nom de *Concorde*. Au départ, ce devait être d'ailleurs *Concord* sans "*e*", qui est la prononciation normale américaine. Quand j'ai lancé *New World*, j'ai suivi les conseils d'un spécialiste en publicité qui prétendait que deux mots seulement étaient signifiants, dans ce domaine: *New* et *Free*. Comme "*Free*" n'a rien à voir avec la façon que j'ai de vouloir vendre mes films (car cela correspond à la fois à quelque chose de "libre" ou de "gratuit"), "*New*" par contre, correspondait bien à quelque chose, d'où *New World*...

L. *Et pour* New Horizons *?*

R.C. J'ai débuté en effet avec une compagnie de production appelée *New Horizons*, et je ne voulais pas le même nom pour ma compagnie de distribution, à cause de la ressemblance avec *New World*... C'est pour cela que je l'ai nommée *Concorde*.



Mary Ann Fisher bat James Cameron avec son propre scénario, LORDS OF THE DEEP précède ABYSS

L. *Pourquoi tournez-vous si souvent aux Philippines et en Argentine ?*

R.C. Il m'a semblé qu'il y avait des opportunités lorsqu'on m'a présenté des personnes comme Alex Sessa, Hector Olivero et Cirio Santiago. J'ai fait notamment beaucoup de films avec Santiago, qui appartient à une importante famille de producteurs. Il a continué dans cette voie, pour rapidement devenir un réalisateur très prolifique.

L. *Les problèmes politiques aux Philippines n'ont rien changé pour vous ?*

R.C. Non, je n'ai jamais été mêlé à la politique du pays. D'autre part, Cirio était dès le départ un supporter de Cory Aquino.

Une virée adolescente qui tourne mal STREETS de la très douée Katt Shea Ruben, actrice dans le SCARFACE de Brian De Palma



Une héroïc fantasy qui fait suite à CONAN LE BARBARE. DEATHSTALKER de John Watson

L. *Quelle est votre opinion sur les tentatives de rachat de compagnies de production par Gianfranco Paretti, déjà propriétaire de Cannon, qui tente de reprendre la société* New World, *que vous aviez fondée ?*

R.C. C'est une chose assez naturelle, dans le monde des affaires internationales. Je sais que cela choque certains pays ou certaines personnes, mais je trouve ça positif. Cela peut même servir la paix: il n'y a aucune raison, en effet, de partir en guerre contre un pays avec lequel vous êtes associé. Cependant, cela semble difficile de conserver le même esprit, avec une équipe dirigeante différente.

L. *Quels sont les jeunes que vous pourriez nous recommander de suivre parmi tous vos nouveaux poulains ?*

R.C. Il y a Thierry Notz, un jeune réalisateur suisse qui vient de terminer **The Terror Within**. L'histoire se déroule dans un futur pas si lointain, après la civilisation, il y a une créature mutante à l'affût... C'est tout ce que je peux dire. Et Thierry Notz tourne actuellement **The Day the Wall Came Down**, sur la démolition du Mur de Berlin. Il y a toujours Jim Wynorski, qui a fait pas mal de bons films pour nous. Luis Llosa, un réalisateur péruvien dont le film **Crimezone** semble combiner **Bonnie and Clyde** et **1984**. Adam Simon, qui a tout juste 27 ans, et vient de réaliser son premier film, **Brain Dead**, d'après une histoire de Charles Beaumont écrite il y a vingt ans. J'ai été très satisfait aussi du travail effectué par Terry Winkless sur **Voyage au Bout de l'Horreur** (*The Nest*).
Il y a aussi d'excellentes réalisatrices, comme Mary-Ann Fisher, Debbie Brock et Katt Shea Ruben, ex-actrice qui vient de mettre en scène **Stripped to Kill 2**: **Live Girls**, le premier avait remporté un grand succès.

L. *Parmi les acteurs actuels, lesquels appréciez-vous plus particulièrement ?*

R.C. Celui que j'admire le plus est Dustin Hoffman, mais il y en a un autre dont pas mal de gens rigolent et qui est pourtant très bon. Il avait débuté dans une de mes productions à succès, **La Course à la Mort de l'An 2000**. Il s'appelle Sylvester Stallone...

L. *Y a-t-il un secret à votre réussite ?*

R.C. J'aime faire des films et j'en ferai aussi longtemps que je serai capable d'en faire.

Propos recueillis par **Marcel BUREL**

NÉ UN 4 JUILLET

Ron Kovic (Tom Cruise, sensationnel), est né le 4 juillet (1949) aux Etats-Unis, jour de la fête nationale. Le destin s'ouvrait alors devant lui : devenir le meilleur, d'abord au base-ball, puis à la lutte et ensuite au Viêt-nam. Servir son pays autant que les espérances de sa famille. Attraper le pompon brandi par cette date de naissance glorieuse et se fondre parmi les étoiles du drapeau américain.
Une rafale inutile, trois coups de feu dans l'affolement; le massacre d'innocents, le meurtre accidentel d'un ami; des éclaboussures rouges sur sa tenue de combat; et le rêve tourne au cauchemar. Paralysé des deux jambes, mutilé dans son fauteuil, il devra mener une nouvelle guerre pour retrouver sa dignité d'homme.
Né un 4 Juillet est le énième film à s'étendre sur les traumatismes inter et post-Viêt-nam. La caméra d'Oliver Stone, en parfaite symbiose avec son héros, emboîte ses pas, ne le lâche pas d'un poil, réussissant par miracle à se faire l'écho de ses actions et de ses tourments. **Né un 4 Juillet** raconte le Viêt-nam à travers le cheminement sinueux d'un homme : désir, angoisse, peur, horreur, réconfort vain, culpabilité, étonnement, doute, laisser-aller, combat, espoir... Une histoire vécue il y a quelques années par le vrai Ron Kovic, à vivre aujourd'hui dans ce film éclaté, mélange de fiction contenue et de réalité enflammée, où toutes les audaces sont permises. Du clip saccadé où Kovic perd les pédales et la guerre, à l'épure pincante où son père s'effondre en larmes, en passant par une bande son inimaginable de justesse, il y a là tout le talent d'un réalisateur qui a décidé de visualiser et de sonoriser les perturbations d'une âme. On n'a pas fini de reprocher à Stone le voyance de sa mise en scène, son apparente gratuité esthétique. Ce serait oublier que **Né un 4 Juillet** est filmé de l'intérieur. Plus qu'une justification artistique, un choix personnel et humain. En somme, une œuvre exceptionnelle où la caméra se fait virtuose à force d'être humble et sensible.

Vincent GUIGNEBERT

Born on the Fourth of July. 1989. USA. Réal.: Oliver Stone. Scén.: Oliver Stone et Ron Kovic d'après le livre de Ron Kovic. Dir. Photo.: Robert Richardson. Mus.: John Williams. Prod.: A. Kitman Ho et Oliver Stone. Int.: Tom Cruise, Kyra Sedgwick, Raymond J. Barry, Jerry Levine, Frank Whaley, Willem Dafoe... Dur.: 2H25. Dist.: UIP. Sortie prévue à Paris le 21 Février 1990.

LES AMAZONES DU TEMPLE D'OR

Du cinéma-dingue de bonne cuvée. Qualitativement situé sur une échelle bien au-delà du zéro officiel, **Les Amazones du Temple d'Or** se démarque des jungleries italo-hispaniques des années 60, vous savez, ces bandes où de jolies femmes sauvages gambadaient dans des jungles d'opérette et donnaient, en contre-champ, la réplique à des extraits des *Animaux du Monde*. Bikini léopard, un sein et une fesse de temps en temps, histoire de faire baisser la température tropicale des salles populaires, ces choses saugrenues inspirent directement **Les Amazones du Temple d'Or**, une production *Eurociné*. *Eurociné*, on t'aimera éternellement pour les nazis-zombie-kuki du Lac des Morts-Vivants de J.A. Lazer (Franco + Rollin). Et maintenant pour cette perlouze d'Amazones. Evidemment, le spectateur chagrin dira que les guerrières n'ont pas été recrutées parmi les mannequins de chez Pierre Cardin, que leurs perruques blondes évoquent une serpillière toute fraîche, que les Africains du cru sortent d'un casting mené à Barbès-Rochechouart, que la prétendue jungle rappelle les bosquets du Bois de Boulogne... Mais ce n'est pas tout. On assiste à un vrai défilé de boudins blancs, le sorcier Coucou (incarné par le grand Stanley Kapoul, sacré Gérard, va !) reçoit un coup de pied dans les burnes, Françoise Blanchard, la cellulite aux fesses, arbore un magnifique cache-sexe doré sur l'œil et un bandeau noir sur le pubis. Et William Berger, vieille gloire du western italien, joue les copulateurs avec conviction, ses yeux bleus vibrant de toute la détresse du monde. Sadique, le metteur en scène castre un aventurier macho à l'aide d'une pince énorme. L'acteur serre les dents et sa copine hurle. Et encore, nos belles forêts nationales étant pleines d'épines, Joan Virly hésite à poser un pied devant l'autre... Plein de nichons éventés, de cris d'animaux rajoutés pour faire exotique, **Les Amazones...** est tout de même plus rigolo que **Allan Quatermain et les Mines du Roi Salomon**. Un peu de papier doré sur les murs, un discours fleuve de derrière les fagots (la souveraine Liane s'explique avec un aventurier macho, qui serait ensuite prêt à adhérer au MLF) et une musiquette au synthétiseur, voilà le film bouclé. James Gartner (en fait Jess Franco, dont l'addition chez *Eurociné* est lourde : **Train Spécial pour Hitler, La Marque de Zorro...**) filme tout ceci avec un sérieux papal. Finalement, son manque complet d'humour est irrésistiblement drôle !

Marc TOULLEC

France. 1989. Réal.: James Gartner (alias Jess Franco). Scén.: A.L. Mariaux (Daniel Lesœur). Prod.: Eurociné. Int.: Joan Virly, William Berger... Dist.: Ciner. Sorti le 24 janvier.

LES NUITS DE HARLEM

"Eddie Murphy Productions présente un film écrit et réalisé par Eddie Murphy, avec Eddie Murphy". D'un lettrage élégant, l'annonce s'inscrit sur un drap de satin bleu aux plis élégants, pendant qu'un jazz très cool tortille du cul. **Les Nuits de Harlem** ne cherche pas particulièrement à faire rire, ou réfléchir, et ne pense pas trop à émouvoir, ni à effrayer. La mise en scène se faisant cruellement remarquer par son absence, reste au spectateur, anesthésié par le manque total de sensations, une échappatoire possible. Admirer la frime qui dégouline complaisamment de chaque image. S'extasier des fréquents changements de costumes d'Eddie Murphy (lequel lui va le mieux ?). S'éblouir devant la brillance des voitures d'époque. Se pâmer face à ce Harlem des années 40 amoureusement reconstitué. **Les Nuits de Harlem** serait une peinture qu'on en jetterait la toile pour garder le cadre.
Eddie Murphy avait trouvé en John Landis un réalisateur capable de mettre en forme de véritables scénarios (Un Fauteuil pour Deux) ou des histoires plates (Un Prince à New York). Toujours avec une parfaite conscience professionnelle et un talent de conteur, à défaut de cinéaste. On ne peut décemment pas parler de scénario au sujet des **Nuits de Harlem**. Une banale histoire de concurrence entre deux propriétaires de night-club s'y étale durant presque deux heures. Les rares instants où il se passe quelque chose, dramatiquement parlant, sont plus difficiles à trouver qu'une aiguille dans une botte de foin.
On reconnaît bien là le luxe pesant de certaines productions américaines dans lesquelles Eddie Murphy a choisi de s'enliser. Hier, avec 48 Heures, Le Flic de Beverly Hills et Golden Child même, la star black y mettait un peu de cœur. Aujourd'hui, elle n'investit plus que de l'argent dans un cinéma-coffre fort. Avec ses bijoux de famille ainsi en sécurité, Murphy ne nous amuse plus, mais alors plus du tout.

Vincent GUIGNEBERT

Harlem Nights. 1989. USA. Réal.: Eddie Murphy. Scén.: Eddie Murphy. Dir. Photo.: Woody Omens, A.S.C. Mus.: Herbie Hancock. Prod.: Robert D. Wachs, Mark Lipsky, Eddie Murphy Prod./Paramount. Int.: Eddie Murphy, Richard Pryor, Redd Foxx, Danny Aiello, Michael Lerner, Della Reese, Berlinda Tolbert, Stan Shaw... Dur.: 1H55. Dist.: UIP. Sorti le 24 Janvier 90 à Paris.

CHACUN SA CHANCE

L'enquête policière du film ? Tout le monde s'en tape ! A commencer par le texte d'Arthur Miller qui pèse trois tonnes. Karel Reisz le suit de près, surtout occupé à aérer ce scénario de théâtre filmé en rajoutant le maximum de plans de voitures qui roulent, freinent, arrivent, partent, stationnent pour que les protagonistes puissent causer, encore et encore. Et ça parle, dans Chacun sa Chance, sur des dialogues d'un auteur de grand talent, Arthur Miller (Mort d'un Commis Voyageur, Les Misfits). Mais ça parle pour le plaisir du mot, des belles phrases, des répliques, de la psychologie. Ça parle pour ne rien dire. Qui se soucie du meurtre du médecin ? On apprend qu'il serait impliqué dans un vilain trafic de drogue, que tous les notables du patelin y ont aussi trempé. Un innocent est derrière les barreaux, un mécano mystique meurt les bras en croix sur sa moto... Aucune importance.



C'est une fois de plus le blabla qui importe au détriment de la progression du récit, du suspense le plus élémentaire. OK, la peinture d'une petite ville minière de la Nouvelle-Angleterre sonne juste. OK, Nick Nolte, dans le rôle d'un détective privé pour le moins pépère et cool, réussit à faire oublier son passé de brute épaisse. Et Debra Winger est merveilleuse dans la peau d'une pute repentie, manipulée par tous. Pourquoi ? Pour rien. Pour des phrases parfaitement ponctuées, de la syntaxe rigoureuse. Chacun sa Chance, c'est du Maigret verbeux. Mieux vaut se retaper Les Guerriers de l'Enfer du même Karel Reisz, avec toujours Nick Nolte, ou encore Sweet Dreams, émouvante biographie de la chanteuse country Patsy Cline. Là, Reisz était un cinéaste. Ici, il n'est qu'un arrangeur pour *Au Théâtre ce Soir*. Quant à la morale voulue désabusée et fataliste du final, on s'en fout éperdument. Y causent par-dessus, les auteurs !

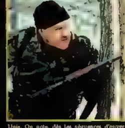
Marc TOULLEC

Everybody Wins. USA. 1989. Réal.: Karel Reisz. Scén.: Arthur Miller. Dir. Phot.: Ian Baker. Mus.: Mark Isham. Prod.: Jeremy Thomas. Int.: Nick Nolte, Debra Winger, Will Patton, Judith Ivey, Kathleen Wilhoite, Frank Military, Jack Warden, Frank Converse... Dur.: 1H 40 mn. Dist.: AAA. Sorti le 7 Février 1990.

OPERATION CREPUSCULE

Vous avez déjà vu Gene Hackman jouer les larves face à un supérieur hiérarchique, qu'il soit militaire ou civil ? Pour ainsi dire, jamais. De Bonny & Clyde à Opération Crépuscule, cet individualiste bourru a marqué le cinéma de son franc-parler d'Américain moyen.

Rétrogradé de colonel à sergent, pour... indiscipline justement, cette grande gueule de Johnny Gallagher est chargée d'escorter, d'Allemagne aux USA, un soldat (Tommy Lee Jones) condamné par une cour martiale. Mais celui-ci lui fausse compagnie à l'aéroport d'arrivée. Pour Gallagher commence alors une enquête confuse, aux ramifications internationales : son homme est en effet payé par des groupuscules néo-nazis ou communistes (on peut tout se permettre de nos jours, y compris ce curieux amalgame) pour buter le président des Etats-



Unis. On note, dès les séquences d'ouverture, la volonté artistique de faire de cette Opération un spectacle bien mené, volonté somme toute normale de la part d'Andrew Davis, qui nous avait déjà surpris avec Sale Temps pour un Flic et Nico, et qui dispose cette fois-ci d'un bon budget. Le scénario, par contre, pèche par excès de confiance : qu'on insiste sur la paranoïa des espions et autres agents très spéciaux, ou qu'on exploite l'idée que certains pourraient relancer et alimenter une nouvelle guerre froide, soit. Mais pourquoi ne pas aller au plus simple ? Pourquoi compliquer, par des rebondissements inexpliqués et un réseau trop touffu de noms propres, ce qui devrait être au contraire présenté clairement. Même Agatha Christie n'y retrouverait pas ses petits. Bref, Opération Crépuscule est du solide travail de professionnel, malheureusement frappé du sceau "*Trois Jours du Condor*".

Alain CHARLOT

The Package. USA. 1989. Réal.: Andrew Davis. Scén.: John Bishop. Dir. Photo : Frank Tidy. Mus.: James Newton Howard. Prod.: Beverly Camhe & Tobie Haggerty. Int.: Gene Hackman, Joanna Cassidy, Tommy Lee Jones, John Heard... Durée : 1H 47. Dist.: Fox. Sorti le 31 janvier 1990.

WHY ME

Les fondements du vedettariat ne sont pas toujours des plus stables. Un flot important de midinettes en chaleur a un pouvoir certain sur la carrière d'un acteur, bon ou mauvais. Et il faut compter avec leurs sautes d'humeur, leur capacité de renouvellement, leur adhésion passagère à n'importe quel effet de mode. Christophe Lambert, avec son étrange timbre de voix et ses yeux aimantés, s'est élevé un instant, sous l'impulsion, en séducteur accessible. Le courant passait.

Depuis Le Sicilien de Michael Cimino, la star a une panne de secteur. Il n'attire plus. Pire, il repousse. Héros du Sicilien, il subit le revers d'une médiatisation excessive. Love Dream de Charles Finch sort à la sauvette, le film est nul et le pseudo-romantisme de Lambert exaspère les rares spectateurs. Arrive Why Me, comédie légère et policière où Lambert et Christopher Lloyd, dans la peau de deux casseurs sympas, volent par hasard un diamant à la valeur inestimable. Dès lors, ils sont poursuivis par des flics, des terroristes, des politiques... Sans préten-



tion, divertissant, avec des séquences aux rebondissements savoureux, Why Me est le prototype du film à voir le samedi soir. Pas question de casser la baraque, d'atteindre les sommets du box-office, non. Mais marchouiller, mener tranquillement sa route, glaner ici et là les entrées nécessaires à un succès d'estime, pourquoi pas. Why Me n'a même pas eu cette chance. Deux semaines à l'affiche avant de finir en double programme. Et le "cas Lambert" qui s'aggrave. On a pu rejeter la responsabilité de sa chute de popularité sur les épaules de Michael Cimino et de Charles Finch, sur la qualité des films directement ou sur je ne sais quoi d'autre. Mais avec Why Me, il est clair que Christophe Lambert, pourtant impeccable, retombe dans l'anonymat.

Les midinettes ont trouvé leur nouvelle idole. L'Hippolyte Girardot d'Un Monde sans Pitié durera-t-il plus longtemps ?

Vincent GUIGNEBERT

1989. USA. Réal.: Gene Quintano. Scén.: Donald E. Westlake et Leonard Mass. Jr d'après le roman de Donald E. Westlake. Dir. Photo.: Peter Deming. Prod.: Marjorie Israel pour Caroline Production. Int.: Christophe Lambert, Kim Greist, Christopher Lloyd, J.T. Walsh, Michael J. Pollard, Gregory Millard... Dur.: 1H38. Dist.: Les Films Number One. Sortie Paris le 10 janvier 1990.

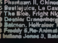
COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS





MAD MOVIES

25 La série des Dracula, Mad Max II.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow.
28 Dossier Les trois "Guerre des Etoiles".
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage: Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, Greystoke, Dune, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Razorback, 2010, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Tom Savini, Tobe Hooper.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
37 Hors-série: Tous les films de James Bond.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, dossier: le gore au cinéma.
42 From Beyond, Rencontres du Troisième Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de J. Burton.
44 Le Jour des Morts-vivants, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 Street Trash, Dossier King Kong. L'Exorciste.
47 Robocop, House II, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Predator, Creepshow II.
49 Dossier "Superman", Hellraiser, Jaws IV.
50 Robocop, The Hidden, House II.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, John Carpenter.
53 Near Dark, Festival du Rex, Dossier zombies.
54 Les héros du fantastique, les "Vendredi 13".
55 Phantasm II, Chinese Ghost Story, Freddy IV.
56 Beetlejuice, Le Cauchemar de Freddy, Near Dark.
57 The Blob, Fright Night II. Avoriaz 1989.
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Invasion Los Angeles.
59 Batman, Hellraiser II, The Craignos Monsters (1).
60 Freddy 5, Re-Animator 2, The Craignos Monsters (2).
61 Indiana Jones 3, Batman, The Craignos Monsters (3).





IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 John Badham, Jack Burton, Sybil Danning, Critters.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of The Dead.
7 Crocodile Dundee, Harrison Ford, Nastassia Kinski.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas jouer, Indiana Jones 3.
10 Predator, L'Arme Fatale, Brian de Palma.
11 Kubrick, La Folle Histoire de l'Espace, Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Lucio Fulci, Le "hard gore", Avoriaz 1988.
14 Hellraiser 2, Rambo III, Emprise des Ténèbres.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Munchausen, de T. Gilliam.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Munchaüsen, Phantasm I et II, Jumeaux.
20 Indiana Jones, Pet Sematary, Invasion L.A.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.

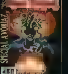














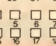
BON DE COMMANDE

MAD MOVIES ☐ 23 ☐ 24 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28 ☐ 29
☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34 ☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 38
☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45 ☐ 46 ☐ 47
☐ 48 ☐ 49 ☐ 50 ☐ 51 ☐ 52 ☐ 53 ☐ 54 ☐ 55 ☐ 56
☐ 57 ☐ 58 ☐ 59 ☐ 60 ☐ 61 ☐ 62 ☐ 37HS

IMPACT

☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7 ☐ 8 ☐ 9 ☐ 10 ☐ 11











☐ 12 ☐ 13 ☐ 14 ☐ 15 ☐ 16 ☐ 17 ☐ 18 ☐ 19 ☐ 20 ☐ 21 ☐ 22

Pour commander: découpez (recopiez ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez le, accompagné de votre règlement, à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, et le 25 épuisés). Frais de port gratuit à partir d'un envoi de deux numéros (sinon, 5F de port). Pour l'étranger les tarifs sont identiques mais nous n'acceptons que le mandat international.

NOM __________ PRENOM __________

ADRESSE ____________________________

____

____

désire recevoir les numéros cochés ci-contre, règlement joint.

Vincent BOULENGER (Versailles)

Je pourrais commencer cette lettre par un décorticage éclairé du dernier numéro, avec commentaires critiques brefs et inspirés, conseils concernant la place de l'iconographie dans la revue (pourquoi ne publiez-vous plus de photos de Chuck Norris ?) et déballages d'idées pour une inévitable progression des ventes (trois fois plus de pages, des posters, des fiches techniques, des jaquettes vidéos, des places gratuites au *Brady*, des badges...).
Je pourrais également me lancer dans la rédaction d'un article critique sur le film que vous aviez précédemment encensé, afin, dans un souci de justice et d'équilibre, que les pendules soient remises à l'heure et le lectorat, sensible au style réellement informé.
Je pourrais enfin vous démontrer à simple titre de culture générale, que le dossier de presse de **Punisher** est truffé d'erreurs quant à la description des fiches techniques des armes utilisées par ce cher Dolph, notamment au niveau calibre et contenance des chargeurs.
On peut rêver... Pas de panégyrique, donc. Je vous lis, vous apprécie. Inutile de déblayer son en houlesme aussi prétentieux ou spécialisé qu'il puisse être.
Or, pourquoi vous écrire ? Parce que je suis actuellement, à l'Université de Paris X, un DEA de politique comparée. Et parce que mon mémoire traitera, passion oblige, de la représentation du terrorisme au cinéma. J'ai pu me constituer déjà une filmographie d'étude de près de 70 titres. Mais je reste persuadé que des titres m'ont échappé. Aussi me demandais-je s'il aurait été possible de vous voir, d'en discuter avec vous ? Ou, si votre rythme de travail, que je sais intense, ne le permet pas, du moins de vous communiquer ma liste pour la compléter ?

Pas possible. Dommage. Cependant la souscription "ciné-terroristes" est ouverte. Pour tout apport, envoyez vos missives à Vincent Boulenger, 4bis Route du Pont Colbert, 78000 Versailles.

Hichem SAHLI Worms (RFA)

Pourquoi parler tout le temps de Stallone et Arnold ? OK, ce sont des valeurs sûres au box-office, mais pensez-vous vraiment qu'un film tel que **Rambo III** (une trentaine de pages dans *Impact* avec interview de Sly, du réalisateur, du cascadeur, des chevaux, du petit-fils du producteur...) puisse égaler la puissance du **Piège de Cristal** (3 malheureuses pages jetées en pâture aux lecteurs). Je n'ai rien contre les films de Stallone et d'Arnold. Bien au contraire, mais je considère qu'il y a des productions qui mériteraient davantage de place et que vous "bâclez" (**Piège de Cristal**, **Midnight Run** ou **Un Poisson Nommé Wanda**).
Au fait, je cherche désespérément le slip kangourou (propre si possible) de Freddy, le T-shirt (avec la sueur sous les aisselles) de Stallone et les chaussettes d'Arnold (après un footing de 10 kilomètres minimum).

Oui, c'est toujours la même rengaine. Pourtant impossible de donner le même nombre de pages à tous les films. On aurait rapidement une revue de 100 pages. Et 100 pages ça vide la peau des fesses. En règle générale, les lecteurs demandent du Sly, de l'Arnold et maintenant du Van Damme. On n'est pas là pour aller dans le sens contraire. Les bons films d'action, les bons films en général ont toujours eu leur place dans **Impact**. *Un article de deux pages n'a rien de honteux. Certains titres des chefs-d'œuvre n'ont aussi qu'un feuillet dans les Ciné-Cibles.*



Dolph Lundgren dans LE PUNISHER

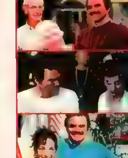
Lettre d'un "vieux" lecteur (anonyme)

Le numéro 24 d'Impact m'a fait plaisir : dans l'article Ciné-Muscles est cité le nom d'un acteur dont j'attends le portrait depuis le numéro 1. J'ai nommé Gordon Mitchell.
Vous qui notiez autrefois (comme le temps passe) sous le nom "Impact" Aventure-Erotisme-Fantastique, comment se fait-il que votre soi-disante prédilection pour le cinéma-bis (on dit maintenant "Trash" d'après une poignée de branchés qui tentent de faire passer le mot dans les mœurs) ne vous a pas amenés à consacrer quelques pages à ce comédien. Il est pourtant l'Arnold des années 60 (rien ne se gagne, rien ne se perd, tout se renouvelle, croyez-moi), et contrairement à ce qu'affirment certains journalistes, Gordon Mitchell n'a rien d'un "Jack Palance du pauvre". Il me ferait plutôt penser à un Alien à la morphologie humaine.

Difficile aujourd'hui de consacrer quelques pages à des acteurs bis des années 60. Le bis n'existe plus en salle et le jeune lectorat ne focalise plus que sur quelques noms. Gordon Mitchell eut son heure de gloire et on ne l'a pas oublié. Il ne s'agit pas d'ingratitude, de mépris. **Impact** *vit avec son temps.*

Le Carton du Mois

B.L. STRYKER



Burt Reynolds avec sa vieille tante son ex-femme et sa [illegible]

C'est vrai Burt Reynolds au cinéma, ça ne marche vraiment plus **Banco** de Dick Richards s'est planté **Physical Evidence** de Michael Crichton, est passé complètement inaperçu, et **Breakin' In**, de Bill Forsythe, ne suscite pas l'enthousiasme des acheteurs. Forcé et contraint, le grand Burt retourne là d'où il vient la télévision. Pour une série haut de gamme, où il promène avec nonchalance sa carcasse. Burt Reynolds se complait à briser son image de dur, de macho. Son personnage, Buddy Lee Stryker, pêche ou passe son temps à flemmarder. Il habite un bateau à quai, ne paie pas son loyer, évite les femmes comme la peste se lève tard, conduit une voiture d'un autre âge. Sans complaisance, Burt Reynolds ironise sur lui-même, sur son passé de violent. D'où une certaine mélancolie.
Quatre épisodes d'une heure trente chacun ouvrent la série. Le premier, **Homicide Détective**, présente un tueur psychopathe paradant devant de jolies femmes ligotées. Suivent **Police Protection** (Stryker retrouve Carol Ann, amie d'enfance devenue femme d'un milliardaire arabe assassiné), **Justice Poursuite** (Stryker aide un couple innocent emprisonné, qui ensuite lui fait faux bond) et **Diamant Connection** (Stryker découvre un trafic de diamants où trempe sa vieille tante). Sous le soleil de Palm Beach, une série bien réalisée, bien photographiée (les images ne sont pas standard) et surtout bien interprétée.

USA 1989 Réal William A Fraker, Jerry Jameson, Tony Wharmby. Int., Burt Reynolds Ossie Davis, Deborah Raffin Rita Moreno Maureen Stapleton, Harry Carey Jr Dist CIC Vidéo

COMMANDO SQUAD

Saviez-vous que les vidéo-clubs servaient de couverture aux marchands d'armes ? C'est un des clins d'œil appuyés que l'ineffable Fred Olen Ray adresse à son public. Avec un budget nettement supérieur à l'habitude (une bonne moitié est certainement passée dans l'explosion d'un avion), il mène à un rythme alerte une historiette connue. Une taupe infiltrée dans le Narcotic Bureau permet aux trafiquants de drogue de démasquer sans peine les agents américains. Dernier recours, la belle Cat "l'agent nettoyant" au look Elvira, agent de charme et de choc, sort les gros flingues et venge ses collègues tués. De la série B de derrière les fagots, avec plein de grandes gueules burinées et... cassées.

USA 1988. Réal Fred Olen Ray. Int Brian Thompson, Kathy Shower, William Smith Robert Quarry, Ross Hagen... Dist. Delta Vidéo

MEURTRES RITUELS

Il s'agit du pilote d'une série TV déjà vedette aux USA : Gideon Oliver. C'est aussi le nom du personnage anticonformiste qu'incarne Louis Gossett Jr., professeur d'université anthropologue boxeur amateur et enquêteur par nécessité. Notre homme, à la suite de l'assassinat d'une amie journaliste, s'attaque à une secte d'adorateurs de Satan, doublée d'un réseau de prostitution enfantine. Le sujet, inhabituel pour la télévision américaine ne se répand pas en débordements salaces. Les messes sont déshabillées mais la caméra ne cadre que la tête et les jambes des pratiquants. Librairies occultes, sacrifices humains, chats et chiens zigouillés et le signe du Malin 666, ponctuent ce thriller beaucoup mieux réalisé que la moyenne des produits télévisés. Dans un rôle de salope adoratrice du Démon, on remarque Jenny Wright, la fragile vampire d'**Aux Frontières de l'Aube**

Sleep Well, Professor Oliver *USA. 1988 Réal. John Patterson Int Louis Gossett Jr., Jenny Wright, Michael Rooker, Cynthia Nixon Dist CIC Vidéo*

DISTANT THUNDER - L'ENFER APRES L'ENFER

Deux hélicoptères sur fond de soleil couchant pas de doute, nous sommes bien au Viêt-nam en 1969. Les images du carnage hantent, 20 ans après, des vétérans qui se sont réfugiés au cœur d'une forêt américaine. Ils finissent par mettre un terme à leurs problèmes en se jetant sous les trains. L'un d'entre eux décide de s'en sortir et de retrouver son fils, pour affronter la société en quelque sorte. Un John Lithgow particulièrement sobre domine cette sombre description du monde des meurtris de la guerre, avec toutes leurs difficultés de réinsertion. L'Amérique n'en finit plus de se remettre en cause, remuant le couteau dans les vieilles plaies avec une mauvaise conscience que ne parvient pas à compenser un final plutôt optimiste.

Distant Thunder *USA. 1988. Réal Rick Rosenthal Int., John Lithgow, Ralph Maccio, Reb Brown Dist., CIC*

QUI A TUE LAURA PALMER ?

Imaginez **L'Inspecteur Lavardin** revu et corrigé par l'auteur de **Blue Velvet** ! Cela ne donne qu'une faible idée de ce téléfilm vraiment pas comme les autres. Pilote d'une série qui semble voir le jour actuellement avec pour cadre ut petite ville du Nord des Etats-Unis, le n..n de David ..ynch déroute et fascine par son foisonnement d'idées. L'histoire de meurtres à répétition de jeunes filles se prêtait à une enquête policière classique, menée par un agent du FBI vraiment étrange (Kyle McLachlan, moins coincé qu'habituellement). Il n'en est rien. Lynch multiplie les protagonistes, les dote de personnalités curieuses, ce qui entraîne de nombreuses péripéties. Cette richesse séduit et déconcerte à la fois. Comme dans **Blue Velvet**. N'espérez pas aboutir à une explication claire et rationnelle, Lynch promène son public dans les méandres de son singulier univers.

Twin Peaks USA. 1989. Réal., David Lynch Int., Kyle McLachlan, Michael Ontkean Joan Chen, Piper Laurie... Dist., Warner Home Vidéo



QUI A TUE LAURA PALMER ?



GROS NENES

Enfin les voilà, les doudounes débordant des soutiens-gorge, les poitrines d'enfer, les nichons tétanisants. Enfin voilà une collection Russ Meyer, le pape des nénés hors normes. Le X vous barbe, les enfilades vous pompent. Sans hard, ni détails crades, Russ Meyer célèbre le sexe paillard, le sexe qui crache la santé, le sexe qui se dresse de bonheur. En cinq titres, *Sinfonia Films* professe la bonne parole. C'est d'abord **Mondo Topless** avec notamment Babette Barbota, une suite de strip-teases à travers les States. Un documentaire qui n'est certainement pas *La Vie des Animaux*. **Vixen**, comédie bucolique, détaille des parties de jambes en l'air dans les bois, dans les cabanes... Du cul campagnard. Le mythique **Supervixens** mêle allègrement le cartoon au sexe, *Playboy* et *Mad*. Encore plus fort, **Megavixens** et **Ultravixens**, deux performances délirantes. Mesdames Raven de la Croix, Kitten Natividad, Ushi Digart, Shari Eubanks et les autres, soyez bénies !





LE DEFI DE LA GRANDE MURAILLE

Bruce, qui n'ose pas afficher son surnom de "Bruce Le" par peur des procès justifiés de René Château, est un des sosies qui ont tenté d'exploiter la réputation du Petit Dragon, après sa disparition prématurée. Il n'est pas le plus mauvais de la bande, dans ce film qui fonctionne sur les clichés du cinéma de Hong-kong du milieu des années 70. Lors de l'invasion de la Chine par les Japonais, un grand maître est vaincu par un guerrier nippon, puis traqué par les ninjas. Il sera sauvé par un jeune chinois, qui provoque le seigneur japonais et le terrasse au terme d'un combat sur la Grande Muraille elle-même. Quelques références à **La Fureur du Dragon** et une qualité standard des films d'arts martiaux qui ont tout à envier à l'actuelle production de Hong-kong.

Hong-kong. (1977). Réal.: Bruce Le. Int.: Bruce, Lily Young, Lee Ning, Shi Kamura... Dist.: CBS Fox.



CALL ME

Témoin de connivences existant entre la pègre et un membre influent de la police, une jolie jeune femme fait l'objet d'une surveillance assidue. Elle reçoit, d'autre part, des coups de fil érotiques auxquels elle se prend à participer activement, en essayant d'identifier son correspondant. C'est tout : deux histoires en parallèle et qui forment un film décousu dont les conclusions sont très décevantes. D'érotisme, il y en a peu, à moins que le spectacle d'un couple faisant l'amour vu de derrière un aquarium vous titille encore le baobab. Les poissons, eux, en ont connu d'autres.

USA. 1987. Réal.: Sollace Mitchell. Int.: Patricia Charbonneau, Patti d'Arbanville... Dist.: Vestron.

M.I.G. - MENACE IMMINENTE DE GUERRE

Certaines grandes batailles se sont déroulées sur des matelas moelleux. L'espionnage se pratique également à l'horizontale : pour les Services Secrets israéliens, Helen Mason travaille au corps le pilote irakien Munir Redfa afin que celui-ci s'empare d'un avion MIG. Nous sommes en 1966, au bord de la Guerre des 6 Jours, et les Israéliens se doivent de connaître l'armement de leurs ennemis... L'espionnage au quotidien est sans doute plus proche de ce que nous montre ce film que des exploits de James Bond, d'où le peu d'enthousiasme que provoque la vision de ce drame plus conjugal que patriotique.

Steal the Sky. USA. 1988. Réal.: John Hancock. Int.: Mariel Hemingway, Ben Cross, Ronald Guttman... Dist.: CIC Vidéo.

LA GAGNE

L'ascension sociale d'un jeune loup par le truchement du jeu est un thème classique du cinéma américain. Ici, il s'agit de dés. Les règles du jeu sont pour le moins évasives; on sait seulement que le personnage de Matt Dillon a "la main" ! Partagé entre une passion très sensuelle avec la femme d'un concurrent et un amour plus profond pour une mère célibataire, ce dernier balade sa belle gueule dans les salles enfumées de Chicago. La réalisation sans imagination repose sur le suspense, obligatoire lors du lancement des dés. Facile et trop rapide. Les parties de billard de Paul Newman dans **L'Arnaqueur** ou **La Couleur de l'Argent** étaient quand même plus excitantes.

The Big Town. USA. 1987. Réal.: Ben Bolt. Int.: Matt Dillon, Diane Lane, Tommy Lee Jones, Bruce Dern, Lee Grant... Dist.: Vestron.



Matt Dillon et Diane Lane.

DELTA FORCE COMMANDO

Ce film d'action vole à un bon niveau. Parce qu'ils ont tué sa femme enceinte, le lieutenant Torner transforme en vengeance personnelle la traque de terroristes sud-américains, voleurs d'une bombe atomique. Il force un pilote à décoller et à se diriger vers le Nicaragua, où finira l'aventure. Une réalisation correcte et nerveuse soutient en permanence l'intérêt. Se démarquant d'Aigle de Fer, ce **Delta Force Commando** prouve une fois de plus que les Italiens, quand ils s'en donnent la peine, peuvent rivaliser avec les Américains sur le terrain du petit film bien ficelé.

Italie. 1988. Réal.: Frank Valenti. Int.: Brett Clark, Fred Williamson, Mark Gregory, Bo Svenson... Dist.: Delta.

Marcel BUREL



BUFFEY DAVIS

Buffey Davis n'a aucune honte de ses mensurations, au contraire. En action, la vache à lait se transforme en bête d'amour.

Buffey Davis restera dans les annales du cinéma hard, non pas pour ses talents d'actrice mais pour ses capacités... anales. Elle est en effet une des reines des "plaisirs contre nature", à savoir la sodomie, et une spécialiste de la double pénétration (titre d'ailleurs d'un de ses films, réalisé par Ron Jeremy), plus communément appelée sandwich. C'est en 1984 dans **Angel, l'Ange de la Nuit** de Richard Mailer que l'on découvre ses rondeurs exquises et son joli petit minois. De par son physique généreux, ses formes très... en forme, sa peau très blanche et sa chevelure rousse, on l'a aussitôt considérée comme la nouvelle Lisa De Leeuw. L'assimilation est tentante, mais pas tout à fait juste. Lisa de Leeuw est une bestiale, une dévoreuse, une goulue. Alors que Buffey Davis, qui possède quand même aussi un tempérament de feu (**Brûlant d'Amour** ou **Lèvres Suaves et Corps de Feu**, toujours de Ron Jeremy) se rangerait plutôt dans la catégorie des gourmandes, de celles qui se délectent, qui dégustent aussi bien son (**Oral Majority** de Jérôme Tanner), sa (**Innocent Taboo** de Scooty Fox) ou ses partenaires (**Doubles Plaisirs pour Nymphomanes, Double Ecstasy, Orgies Perverses**...). Elle n'est pas regardante à la quantité et, il faut le dire, à la qualité. Elle s'est ainsi perdue quelquefois dans des productions crapoteuses (**Sodo Totale pour Baffy Davis**), mais bon, nul n'est parfait. A noter que son prénom change souvent Bufy, Baffy, Buffey, ce qui ressemble plus à une fantaisie d'éditeur qu'à un réel désir de se cacher. On la retrouve aussi sur un emballage de poupée gonflable portant le nom de Betty et qui, soi-disant, aurait été moulée sur son corps (???). Mais que tout ceci ne vous égare pas. Buffey a su rester une personne simple (**Délicieuse et Garce**, de l'inévitable Ron Jeremy), gentille (**Tendres Tigresses**) et humble. Elle n'oublie pas qu'elle est entrée dans le cinéma par la "petite porte" (**Les Délices de Sodome**, du maître Gérard Damiano, **Sodomaniac Vol. I&II**, **Punition et Douceur Anale** de Jérôme Tanner).

Elle a su garder un c..., un cu..., ..., un cœur gros comme ça. Elle aime tout le monde, elle n'est qu'amour, voir **Loves Bites** de Victor Nye (et ça ne veut pas dire ce que vous croyez). Elle milite d'ailleurs pour l'intégration des noirs dans la société américaine, ce qu'elle se charge de faire à travers divers films (**Afric Anal, Tropic Anal, Big Black Bust**...). Elle a elle-même joué les étrangères dans **Nymphomanes d'un autre Monde** de Myles Kidder. On la retrouve aussi dans toutes sortes de films genre **Shaved Pink**, sur les joies du rasage, de devinez qui ?, eh oui de l'infatigable Ron Jeremy. Sa filmo compte cinq films avec lui en tant que réalisateur et, en vrac, **The House of Blue Dreams** et **La Fièvre du Vice** de Jérôme Tanner, **Les 1001 Nuits au Harem** d'Edwin Durell, **Toilettes pour Dames** d'Harry Pachard, et toute une floppée de compilations dont **Flash Hard** et **Princesse de l'Amour**. Des titres qui permettront aux gens pressés de rentrer directement dans le vif du sujet, de pénétrer dans le fondement même de ses films.

La plupart sont disponibles chez *Laura Vidéo* et *Venus Vidéo* à des prix on ne peut plus abordables. Alors, pour tous ceux qui ne la connaissent pas encore, dépêchez-vous et n'hésitez pas à prendre le train en marche. Soyez même le dernier avec Buffey Davis, foi de Guy Liguili, le meilleur c'est encore l'arrière-train. Bon voyage et à bientôt.

Guy LIGUILI

LEONCE DIFFUSION

CHICAGO 1920 : "LES INCORRUPTIBLES"... SHANGHAÏ 1938 :

GUNMEN



GOLDEN PRINCESS FILM WORKSHOP GUNMEN TONY LEUNG WAISE LEE ELIZABETH LEE DAVID WU & ADAM CHENG
ARDY LAM DANNY CHUNG DAVID WU LAW KAM-FAI & LIP WAN-FUNG TSUI HARK KIRK WONG

CAPITAL CINEMA


PRIX DES EFFETS SPÉCIAUX
AU 18e FESTIVAL DU FILM FANTASTIQUE DE PARIS.
ROBOFORCE
présenté par SOUDA FILMS
avec TSUI HARK • JOHN SHAM • TONY LEUNG et SALLY YEH
image LO WAH SHING musique ROMEO DIAZ & JAMES WONG scénario YUEN KAI CHI
producteur TSUI HARK & JOHN SHAM cascades CHING SIU TUNG mise en scène DAVID CHUNG
SOUDA
FILMS PRODUCTIONS